

DISCRIMINATIONS

SERGIO FITTÉ

*D'après l'œuvre originale « Discriminaciones »
De Sergio Fitte traduite de l'espagnol
par Claudia Oudet*

PROLOGUE

« La carte n'est pas le territoire ». Cette phrase est d'Alfred Korzybski, qui l'a écrite en 1931. Une carte est une représentation, une abstraction, une modélisation de la réalité, le territoire est la réalité. Si la littérature devait être un territoire, ce serait sans aucun doute une carte. Ce qui est intéressant dans la narration, dans la fiction, c'est qu'elle ne prétend pas représenter graphiquement le monde tel qu'il est. Elle ne veut pas le calquer pour que le lecteur n'ait pas besoin de sortir et puisse continuer à lire éternellement. La littérature ne peut envisager une telle tâche. Un voyageur utilise une carte pour se guider pendant son voyage. Pour un lecteur, le livre est un voyage en soi. Sergio Fitte le sait bien, car il écrit comme s'il manœuvrait un canoë sur l'océan Atlantique et, tout en pagayant avec enthousiasme, il vous signale le ciel orange, les vagues de cinq mètres, la fragilité du bateau et les requins qui sortent leur aileron de l'eau pour montrer leur appétit. Mais le lecteur n'est pas en danger parce qu'il lit, il est justement le lecteur, et qu'il ne peut rien lui arriver, n'est-ce pas ?

Discriminations est un roman composé de dix-sept chapitres farouchement liés entre eux, qui pourraient fonctionner, indépendamment, comme une nouvelle. Habitué à raconter des histoires et dans la lignée de ce

que Roberto Arlt appelait « *Cross a la mandibula* » (Un crochet du droit dans la mâchoire), Sergio Fitte écrit comme si le monde était en feu - ou pas - et, pour capter l'attention du lecteur, il fait brûler l'intrigue encore plus fort. Elle frappe donc le lecteur -au sens métaphorique, que personne ne s'effraie- il le réveille, l'étourdit, le tourmente et l'amuse. C'est ainsi que, *Discriminations* avance entre vertige et ironie, présentant une série de personnages aveuglés par leurs contextes. Il y a ses riches très riches, il y a des pauvres très pauvres et il y a l'avenue : « la ligne de démarcation entre ce qui est le bidonville de ce qui ne l'est pas, seuls le savent ceux qui vivent dans le quartier, un simple promeneur suicidaire ne ferait pas la distinction entre les deux côtés ». Encore une fois, la carte est une chose et le territoire en est une autre.

Alvarao et son fils, les riches, détestent les pauvres, les haïssent, mais pourquoi ? Intolérance à la différence ? Peur qu'ils s'organisent et leur prennent tout ? Peur de tomber dans la pauvreté et devenir comme eux ? Rita, Angelica, Mabel, Ricardito, les pauvres, détestent-ils les riches ? Evidemment, même s'ils sont peut-être trop occupés à essayer de ne pas devenir encore plus pauvres pour penser aux gens qui ont beaucoup d'argent. Pourtant, ils éprouvent une haine viscérale à l'égard du croupier qui a battu et distribué les cartes. Que veulent les riches ? Plus d'argent. Que veulent les pauvres, « des gens qui ont beaucoup de questions et peu de

réponses » ? De la chance. Que les choses, pour une fois, tournent en leur faveur », dit la mère de Ricardito, un garçon de dix ans, pieds nus, drogué, qui n'a même pas l'habileté d'un bon voleur et que la mort, sous forme de tuberculose, le poursuit sans relâche. De son côté, le fils d'Alvarao, millionnaire, raciste hautain et colérique, déclare sereinement : « Je devrais écrire un essai dans lequel on démontrerait que certaines personnes naissent mouches et qu'en grandissant, elles deviennent pauvres ».

La caricature de chaque personnage remplit l'intrigue d'humour, de scatologie et de cruauté, la rendant non seulement supportable mais aussi amusante. L'oppression est telle que la seule façon de la décompresser est de la radicaliser avec humour. Par exemple, un très bref dialogue entre deux femmes du bidonville qui se croisent dans le bus : « Comment ça va dans le quartier ? », demande l'une d'elles. « C'est l'enfer. Comment ça pourrait être autrement ? », répond l'autre. Lire Fitte est toujours une expérience rafraîchissante. *Discriminations* rafraîchit, bien sûr, mais il vous réveille, vous gifle et en même temps il vous caresse, vous tape dans le dos, vous rend complice de sa cruauté littéraire en vous laissant remplir les détails laissés à l'imagination. Et comme si cela ne suffisait pas, il laisse quelques leçons entre les lignes : l'inégalité existe, et pas qu'un peu ! Elle a atteint des niveaux inouïs mais il n'est plus de bon ton d'en parler. Le regard ironique est la meilleure façon de colorer le monde. La victimisation n'emprunte pas le

chemin de l'intelligence ; où que l'on vive, on souffrira toujours comme un chien. La littérature nous sauve, nous tue et nous sauve à nouveau du monde horrible dans lequel nous vivons, mais surtout de nous-mêmes, ce territoire dont personne, absolument personne, ne peut s'échapper.

Luciano Sálche

*Y a-t-il quelque chose de mieux que d'être millionnaire ? La réponse se trouve dans la lecture de **Discriminations**. Un enchevêtrement d'imbroglios quotidiens et de situations normales qui sont juste au coin de la rue. Il suffit de garder les yeux ouverts pour les voir et les apprécier, ou pas ; c'est selon le côté d'où l'on observe. C'est là toute l'ironie. L'observation malsaine et le mépris de l'autre sont à la base de ce roman où il est clair que le MOI et le fait d'être Millionnaire se côtoient pour atteindre la première place dans les aspirations de chacun des personnages qui le composent.*

J'avale d'un seul coup deux pilules polonaises. Elles sont exquises, chères, exclusives. Pour des gens différents, comme moi : des gens qui ont beaucoup, beaucoup d'argent. Je les achète sur Internet avec ma carte de crédit internationale, celle qui n'a pas de limite.

Je laisse leur goût et leur arôme éveiller lentement tous mes sens. Ça marche. Je ne suis jamais déçu. Je ferme les yeux et j'entre dans une sorte de transe. C'est comme une drogue. C'est bien mieux que la drogue. Bien que la notice indique que ça n'en est pas, j'aime penser le contraire. J'imagine que les fabricants mentent pour pouvoir vendre. Petit à petit, je suis de plus en plus excité. Il me vient des envies de ne faire que des choses qui me donnent du plaisir. Je passe mentalement en revue toutes les possibilités qui sont à ma portée. L'image de la vieille femme noire me traverse l'esprit. J'ai compris, je m'allonge pour l'une de mes activités préférées. Je respire profondément, je ressens de picotements joyeux dans tout le corps. J'ouvre les yeux très lentement et je fais le bon choix : les pauvres. L'une de mes activités préférées est de m'amuser avec les pauvres.

Je suis tellement millionnaire, mais tellement millionnaire que je peux faire tout ce que je veux. Quand

je dis « tout », comprenez « absolument tout ».

C'est ainsi que je commence à descendre les escaliers et je rencontre un de mes parents. Les escaliers sont larges et nous ne nous heurtons pas. Comme je ne regarde pas vraiment, je ne sais pas lequel c'est. Mes parents sont des entités presque invisibles qui vivent avec moi sous le même toit et pas grand-chose d'autre. C'est bien qu'il en soit ainsi. Je pense que je ne prends vraiment conscience d'eux seulement lorsqu'ils me donnent des choses matérielles. En ce sens, je dois reconnaître leur sagesse à tous les deux.

Lorsque je le laisse derrière moi, à deux ou trois pas (moi, plus bas parce que nous allons dans des directions opposées), je crois entendre qu'on me demande si je veux de l'argent, enfin c'est ce que j'ai cru entendre.

-Oui, j'en veux, j'ai répondu, et sans tourner la tête, je continue ma descente.

Je me dirige directement vers la cuisine. Je sais comment il faut traiter les pauvres pour obtenir les résultats que l'on veut. Avant d'arriver à destination, je découvre Rita, la cheffe des domestiques (la mienne), en train de laver quelque chose dans l'évier. Quel beau cul mon vieux lui a fait faire ! C'est peut-être un fils de pute, comme beaucoup disent, mais quand il s'agit de femmes, il s'y connaît.

-Mon garçon, prends-la pour toi, elle vient tout juste d'être sculptée, m'a-t-il dit un jour, comme ça, sans crier gare.

Il me l'a donnée en la prenant par la main. C'était une scène de mariage dans un film à la fin heureuse. J'ai embrassé un anneau imaginaire et je l'ai regardée dans les yeux en levant la tête. À l'époque, elle était un peu grande pour moi. Elle souriait d'une oreille à l'autre. C'est du moins ce qu'il m'a semblé. Parce qu'il lui avait aussi fait refaire les lèvres et qu'elle était un peu trop liftée. Maintenant, je suis beaucoup plus grand.

Lorsqu'elle est ma portée, je glisse ma main sous sa robe chasuble que je lui fais porter et je la touche un peu. Elle fait comme si de rien n'était et fait ce qu'il faut, parce toucher les fesses d'une domestique, c'est ça, rien. On voit qu'elle a bien appris son rôle.

J'ouvre le réfrigérateur et regarde les mets qu'il contient : je choisis une boisson gazeuse. Je laisse de côté celle à l'orange et j'opte pour le fameux Coca-Cola. Les pauvres aiment les choses sucrées. Je prends quelques palmiers triples (ceux que j'ai du mal à avaler) et les dépose sur un petit plateau en carton. Je prends mes ustensiles et je sors sur le trottoir. Le soleil est féroce, il est comme une langue de feu rugueuse qui me brûle le crâne. Je laisse le leurre dans le panier en bronze, destiné à contenir les déchets, qui a été fraîchement vidée et nettoyée. Je prends une photo et la poste sur Instagram et la partage avec mes milliers de followers. Les likes commencent à affluer. Car en plus d'être millionnaire, je suis célèbre, très célèbre.

Je retourne à la maison. On ne peut pas rester dans la

rue, il fait trop chaud.

Une fois l'appât posé, je m'apprête à attendre le moment fatidique : l'arrivée. J'ai déjà le spray au poivre à portée de main. Il est britannique. Ceux qui savent l'utilisent, là-bas. Whisky dans le verre en cristal habituel, air conditionné à 18°, canapé de 15 places et rideau tiré pour regarder dehors, de temps en temps. En un rien de temps, les pauvres gens devraient arriver pour festoyer. En général, ils s'asseoient autour du panier. Ils mangent et boivent comme des animaux. Ils s'embrassent, rient, se félicitent et font des blagues. Ils viennent de partout.

Je me suis souvent demandé où se trouvaient leurs cachettes, leurs maisons. Peut-être communiquent-ils par télépathie ou par une onde sonore de faible intensité qu'ils sont les seuls à entendre. Ils continuent comme s'ils étaient à une fête. Je m'amuse bien pendant un moment. J'essaie comprendre ce qui les fait rire, mais leur monde est infranchissable. Ils s'étouffent à chaque fois avec le Coca glacé que je leur laisse.

Parfois, je pense et me demande : se rendent-ils compte que le sucre contenu dans ces boissons est mauvais pour l'émail des dents ? Les pauvres sont tellement stupides que je finis par les trouver drôles. En général, dès que je n'ai plus de boisson importée, je m'en sers une autre et j'en profite pour sortir à sur le trottoir, à nouveau. J'effraie les convives de la rue avec quelques coups de spray au poivre et c'est tout. Les cris des personnes les plus touchées sont déchirants. Les pauvres

aiment toujours attirer l'attention eux, ils font des simagrées. Ceux qui ont un peu de dignité se retirent sans se plaindre. Je leur laisse plus de cocas, c'est ce qu'ils aiment le plus.

J'ai tendance à croire que la mouche est en réalité l'état préalable, ou larvaire pour ainsi dire, du pauvre. Je devrais écrire un essai où l'on démontrerait que certains naissent mouches et qu'à l'âge adulte, ils deviennent des pauvres. Sinon, comment expliquer une telle quantité ? Où sont-ils ? D'où viennent-ils ? C'est un mystère qui me trotte dans la tête de temps en temps.

Cela me fait rire quand je les entends dire des bêtises comme celle-ci :

-Le pauvre, il est tellement seul qu'il n'a personne pour finir ses sodas.

C'est là que je me rends compte, et je ne fais que le constater, qu'ils sont vraiment stupides. Comment peuvent-ils penser qu'une personne comme moi oserait boire un tel poison ? Ils ont encore tant à apprendre...

Cette fois-ci, je me lasse rapidement.

Curieusement, personne ne se présente lorsque j'en suis à la moitié du deuxième verre. J'appelle ma domestique pour qu'elle enlève la saleté et la mette dans un sac noir. Je ne veux pas attraper les germes de la rue.

« Qu'ils aillent se faire foutre, les pauvres ! » c'est la légende que je tape sur Instagram. Je prends une photo de Rita d'en bas, sur la pointe des pieds, faisant ressortir ses fesses pendant qu'elle fait un nœud au sac poubelle. En dix minutes, je reçois une nuée de commentaires positifs sur la photo et sur les fesses. Je les compte en imaginant le chemin parcouru par la bouteille de soda

depuis le moment où elle a été fabriquée. Elle a été transportée jusqu'au supermarché, mise en rayon ou en gondole et finalement, elle a été achetée par l'un des domestiques de la famille. Elle se reposait, certainement, très fière dans notre réfrigérateur de première classe, à côté de mets d'excellence. Et pour terminer, la triste fin. La catastrophe. Elle n'a même pas été consommée par cette horde d'animaux quasi humains qui n'est pas venue au rendez-vous. Le dénouement et le fond d'un sac noir. De concert. Un de ceux qui servent à jeter les cadavres dans les bennes à ordures. Mon esprit vagabonde vers de telles absurdités. Jusqu'à ce que je décide de chercher une autre activité plus intéressante.

Quand je me lève, à travers le rideau, je l'aperçois : la Vieille Dame Noire, qui sort de sa maison. La Vieille Dame Noire est un personnage qui contraste dans le quartier. Elle n'est pas humble comme elle essaie de le prétendre : elle est pauvre. Peut-être la plus pauvre du monde. Elle est peut-être aussi la personne la plus gentille du monde. Mais dans son cas, la pauvreté est au-dessus de tout. C'est ainsi qu'elle le vit et que les autres le ressentent.

Personne ne lui parle. Pourquoi des voisins distingués devraient s'abaisser à une telle situation ?

En ce qui me concerne, une circonstance particulière me lie à elle. J'oserais même dire que c'est la vie qui nous unit.

Il y a quelques années, je me reposais dans ma chambre. Peu de temps auparavant, j'avais découvert le monde de la pornographie et c'est la raison pour laquelle je restais éveillé tard le soir, à télécharger des films sur l'ordinateur. Cet hiver-là a été particulièrement cruel. Je me souviens qu'à un moment donné, alors que l'écran affichait le pourcentage de téléchargement en cours, j'ai

regardé par la fenêtre. Alors, comme une apparition, du fond de l'obscurité, je me suis arrêté pour observer les mouvements de la Vieille Dame Noire qui se dirigeait sans aucun doute vers la porte de notre manoir. Il devait être trois ou quatre heures du matin. Lorsqu'elle a sonné à la porte, pour la première fois je n'ai pas ouvert. Mais lorsqu'elle a insisté au point de la faire exploser, je n'ai pas eu d'autre choix que de descendre pour lui ouvrir. Immédiatement, j'ai trouvé le bon côté de la situation. J'allais lui ouvrir tel que j'étais. Presque nu. Un petit slip comme seul vêtement, laissait deviner dans quel état était ce qui se trouvait à l'intérieur. C'était la première fois que quelqu'un allait découvrir mon pénis dressé et cela m'excitait beaucoup. Je me moquais bien que ce soit la Vieille Dame Noire la privilégiée. Alors que je descendais les marches deux par deux, mes bourses sautillaient et le bout de mon pénis frappait mon ventre. Cela m'a rendu encore plus fou. Arrivé à la porte, je l'ai ouverte d'un seul coup et j'ai montré le peu que j'avais à montrer. Je voulais l'impressionner.

Enfin, le bruit de la sonnette s'arrêta.

-J'ai une crise cardiaque, dit-elle avant même que j'aie pu dire quelque chose.

J'avais douze ans.

J'étais paralysé. En un instant, à cause du tumulte, les gens ont commencé à se rassembler dans le salon.

Je me souviens que mon père a d'abord appelé l'hôpital et que, comme personne ne répondait, il a raconté à la police ce qui se passait. La police a dit qu'elle envoyait immédiatement un véhicule. Papa a insisté auprès de l'hôpital et ils ont finalement répondu en disant qu'ils envoyaient une ambulance. Puis il a rappelé la police et leur a demandé d'annuler le véhicule.

Immuable, la Vieille Dame Noire, qui était devenue la

vieille dame blanche, avait refusé d'entrer dans la résidence. Elle est restée dans la même position, tenant un petit sac en plastique contenant des vêtements. Elle portait un seul bas, des tongs et une robe rouge. Elle ne tremblait pas, même si la sensation de refroidissement devait être inférieur à zéro. Elle semblait résistante aux rudesses de la vie.

Pendant tout ce temps, mon père me regardait en riant. J'étais tellement excitée que je ne me souciais de rien et que je me promenais, d'un côté à l'autre, comme si j'étais en smoking. Il s'est ensuite adressé à l'une des domestiques et lui a demandé de me mettre au lit. La dernière chose que j'ai vue de cette situation impliquant notre voisine, c'est lorsque deux infirmiers l'ont placée sur une civière et l'ont emmenée dans l'ambulance. Pour plusieurs raisons, je n'oublierai jamais cette nuit-là.

Plusieurs mois se sont écoulés avant que la maison délabrée au coin de la rue ne bouge à nouveau. Finalement, un jour en sortant sur le trottoir, je l'ai vue de l'autre côté de la rue. La Vieille Dame Noire était là, me faisant signe de m'approcher. Je n'ai pas pensé qu'il était juste de refuser son appel et j'y suis allé. Elle m'a remercié presque en larmes.

-Tu m'as sauvée, mon chéri.

Elle voulait me serrer dans ses bras et m'embrasser. Elle n'a pas réussi, évidemment, je n'allais pas la laisser faire.

-Regarde la cicatrice que j'ai, a-t-elle dit en se baissant légèrement et en faisant glisser le décolleté de sa robe.

Je n'avais pas d'autre choix que de regarder. Et j'ai regardé.

Une sorte de ligne de temps sauvage parcourait sa

poitrine. De la base de sa gorge presque jusqu'à son nombril. Le chemin des points de suture créait un énorme sillon entre les deux seins flétris qui pendaient. Les mamelons noirs et allongés ressemblaient à du caoutchouc. L'oscillation de droite à gauche comme un pendule de viande morte m'a appris que la nudité féminine peut, dans certains, être une chose effrayante.

Pour une raison ou une autre, cette expérience partagée avec la Vieille Dame Noire a créé un lien de confiance que j'essaie de maintenir jusqu'à aujourd'hui. À ne pas confondre avec de l'affection ou de l'amitié, car ce n'est pas le cas. Parlons d'un lien simple afin de ne pas nous méprendre.

C'est pour ça qu'aujourd'hui, je me réjouis lorsque je la vois sortir de son logement et se tenir près du mur, comme à son habitude. La moitié de son corps au soleil et l'autre moitié à l'ombre. Allez savoir pourquoi. Peut-être est-elle trop habituée à l'humidité de sa maison et la lumière du soleil la gêne.

Je m'anime à nouveau. J'attrape deux nouvelles pilules polonaises et les avale. J'ouvre la porte d'entrée et je sors pour le rejoindre. La chaleur est brutale. Je la supporte tant que je m'amuse un peu. Elle m'analyse. Je sais qu'elle aime que je lui parle. De cette façon, elle se sent importante (ça lui donne bonne réputation devant ceux de sa classe sociale). Je suis sûr qu'elle leur parle de nos rencontres. Je me place à côté d'elle, en prenant soin de m'appuyer sur une protubérance qui vient des racines du pin qui fait de l'ombre à sa maison. Cette ombre lui permet de préserver l'écosystème du lieu où elle vit, comme ce qu'elle est : un animal.

Avant de parler à la Vieille Dame Noire, j'essaie de recueillir une bonne quantité de bave dans ma bouche. Je fais bouger frénétiquement les pilules d'un côté à

l'autre. Je m'assure de pouvoir cracher un peu (beaucoup), juste assez pour qu'elle sente l'arôme des menthes que je suis en train de sucer. Un délice qu'elle ne goûtera jamais. Une seule pilule vaut plus que tous les vêtements qu'elle a sur le dos. J'aime bien la regarder se concentrer sur les microgouttes de salive qui s'envolent sur son visage et que la projection du soleil rend visible.

-Elles viennent de Pologne, je les achète sur Internet, lui dis-je en montrant ma bouche avec le majeur. La Vieille Dame Noire ne semble pas comprendre ce que je dis. Non seulement elle ne sait pas ce qu'est Internet, mais elle ne sait pas ce qu'est l'électricité, ou du moins c'est l'impression que j'ai. Son truc à elle, ça doit être les bougies, beaucoup de bougies.

À la façon dont elle regarde dans la direction de l'angle de la rue toutes les dix secondes, j'ai l'impression qu'elle attend que le bus passe.

Je fais semblant d'être intéressé, alors qu'il n'y a rien d'intéressant là-dedans. Je lui dis qu'il a de la chance que le bus passe devant chez elle. Que de toute façon, je préfère conduire mon Audi. Je lui montre les clés. Elle ne me répond pas.

Les pauvres sont un peuple qui se pose beaucoup de questions et qui a peu de réponses.

-Alors, qu'est-ce qui se passe ? lui dis-je en lui criant dessus et en lâchant autant de salive que possible mélangée aux pilules polonaises à quinze euros le paquet. J'essaie de la faire réagir. Je veux qu'elle se réveille. Peut-être qu'elle le fera quand elle changera de position et que ce sera l'autre moitié qui se réchauffera.

J'attends. D'abord, elle ne me répond pas et me regarde différemment. Elle m'étudie. Ses yeux transmettent quelque chose d'inconnu. Quelque chose

qu'ils n'ont jamais montré auparavant. Comme si elle était bien prise.

Elle est toujours hideuse et horrible, mais quelque chose a sans doute changé, et elle le sait aussi.

-J'ai passé un excellent moment. J'ai même mangé un asado, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps.

Elle gesticule en parlant et le mouvement lui fait dégager une odeur de fumée. Au point de neutraliser le parfum frais de mes pilules polonaises.

Son discours commençait à m'agacer un peu et elle finit par me dire :

-Si vous le souhaitez, je vous inviterai un jour.

J'ai été complètement déstabilisée et ça ne s'est pas arrêté là, car elle a poursuivi.

-Ce qui se passe, petit, c'est que j'ai gagné au quinté. À partir de maintenant, je me moque de tout, je me fais plaisir et salut petit glandeur !

Je constate avec étonnement qu'elle vient de me tutoyer, elle m'a appelé « petit » et « glandeur ».

Un bourdonnement s'installe dans ma tête. Je manque de tomber par terre. En une seconde, ma langue est paralysée et je manque de m'étouffer avec les pilules de merde que je suçais. Je la laisse finir de parler toute seule. Puis, elle se tourne et commence à traverser la rue et si la Vieille Dame Noire n'avait pas fait signe au chauffeur d'arrêter le bus à l'avance, je ne sais pas s'il ne m'aurait pas renversé.

-Tu t'adonnes à tous les plaisirs, freluquet ? cria-t-elle défiant le bruit du moteur.

« Freluquet » m'a-t-elle dit et c'est la dernière chose que j'ai pu entendre.

L'odeur de gazole brûlé que dégage le bus me remplit les poumons.

Je me réfugie dans le calme de mon Audi. Je mets l'air à 10 et de la musique. Charly García chante « Viernes 3 a.m ». Je prête une attention particulière aux paroles.

Avant de fermer les yeux, j'ouvre la boîte à gants pour voir s'il me reste quelque chose.

-Montez, mamie. Où voulez-vous que vous emmène ?

-J'irai n'importe où pour me débarrasser de ce connard de fils d'Alvarao. Il pense que parce qu'il a de l'argent, il peut faire tout ce qu'il veut.

-Ne vous fâchez pas, sinon vous allez avoir plein de rides sur le front, mamie.

-S'il vous plaît, Don Alberti, arrêtez de déconner, j'en ai eu assez avec cet imbécile. Regardez devant vous et conduisez correctement le bus, manquerait plus qu'on ait un accident.

-Comment va votre santé, et vos cicatrices, vous ne voulez pas que je vous examine ?

-Vieux croulant, lui dit la Vieille Dame Noire avec un regard malicieux, en ouvrant son décolleté de manière un peu suggestive et en regardant des deux côtés tout en laissant le chauffeur prendre son temps.

-Fais-moi plaisir et accélère, je veux m'en aller loin d'ici. Je ne peux plus supporter la présence de ce garçon, il a commencé à renifler cette saleté à l'intérieur de sa voiture.

Le véhicule accélère et laisse flotter dans l'air un nouveau nuage de pollution qui, aussitôt, enveloppa la blancheur immaculée de l'Audi dans laquelle se trouve le fils d'Alvarao, qui, les yeux fermés, attend des stimuli sensoriels différents.

-S'il vous plaît, laissez, mamie, je ne vous fais pas payer aujourd'hui. Le bus est presque vide. Ne me dites pas que

vous allez au centre-ville.

-Non, je vais chez Mabel, je vais lui faire une surprise. Une double surprise, parce qu'en plus de la visite, je vais lui donner un poulet de la rôtisserie. Je dois lui dire que j'ai gagné au Quinté.

-Vous le méritez, mamie.

-Je vais à l'arrière, Don Alberti, ça me donne mal au cœur de rester devant.

-Allez-y, mamie.

Quel abruti ! Mamie par-ci, mamie par-là, je t'en foutrais moi, des mamies ! J'espère qu'un de ces jours le fils d'Alvarao se rendra compte de ta stupidité et qu'il te jettera comme une merde. Se balader comme un imbécile en emmenant les gens d'un endroit à l'autre, c'est honteux. Le gamin ne dit rien, mais je sais qu'il est le propriétaire de la compagnie de bus, son père l'a mise à son nom. Un de ces jours, je vais lui raconter ça et lui dire que tu es un connard, Alberti. Et je te ferai jeter dehors.

Le voyage n'est pas long. Ce qui le rend long, c'est le paysage. Peu à peu, le bus pénètre dans le quartier de la Papelera (papeterie), où les rues sont en terre battue. Le bus est sur le point de se renverser à tout moment, mais pour une raison inconnue, ça n'arrive jamais. Plus loin se trouve la prison pour femmes et un peu plus loin commencent les petites maisons du bidonville 95, où habite Mabel, l'amie d'enfance de la Vieille Dame Noire.

-Accrochez-vous et sortez par l'avant, mamie, comme ça j'en profiterai pour vous saluer.

-Merci, merci Don Alberti.

-Heureux les yeux qui vous voient partir, mamie.

-Espèce d'abruti, dit la Vieille Dame Noire, pendant que le bus s'éloigne sur la route.

« Qu'est-ce que c'est mal entretenu par ici ! » pensa-t-

elle ou dit-elle en parcourant les dernières rues, celles qu'Alberti n'ose pas parcourir, alors que sa feuille de route le lui indique dans son itinéraire. Une information de plus pour quand le moment adéquat arrivera.

-Mais où est le maire, bande de délinquants ? Tant de gens qui traînent ensemble à la recherche de quelqu'un à voler. Ils te prennent tous tes impôts. Il n'y a aucun avantage pour les gens.

Avant de s'enfoncer dans les ruelles internes du 95, la Vieille Dame Noire fait un arrêt technique dans une sorte de rôtisserie où l'on peut acheter n'importe quel type de drogue et aussi du poulet avec des frites. Ce qu'elle demande en entrant.

-Et vous voulez aussi de l'autre chose, ma p'tite dame ? - demande la commerçante.

La Vieille Dame connaît bien le quartier, elle est née dans ces petites rues avant qu'elles ne deviennent la « jungle » qu'elles sont devenues aujourd'hui, mais elle n'a jamais oublié d'y revenir ; c'est pour ça qu'elle sait qu'il vaut mieux se taire dans certaines circonstances. Elle prend sa monnaie et sort avec le sac contenant le poulet réchauffé gras, presque immangeable, mais provenant de la rôtisserie.

Il y a une éternité, la Vieille Dame Noire n'était ni vieille ni noire. Quand elle est née, elle était un beau bébé tout rose, plein d'espoir, avec un avenir qui aurait mieux fait de ne pas arriver, car il a fait d'elle ce qu'elle est maintenant : vieille et noire. Elle ne se reconnaît pas sur les photos d'enfance. Elle dit souvent « à cette époque, j'étais encore blanche ».

Elle a grandi dans un environnement marqué par la pénurie et la pauvreté, mais pas par la marginalisation. Elle est allée à l'école primaire. Elle a appris à cuisiner. Quand elle a rencontré le père de ses sept enfants, elle a

quitté définitivement le quartier. C'est ainsi qu'avec celui qui allait être son mari pendant dix ans, même si légalement il l'est encore aujourd'hui, elle s'est installée dans une propriété isolée et déserte, loin du centre-ville. Au fil du temps et peu après l'abandon, alors qu'elle s'occupait seule de leur progéniture, Angélica, c'est ainsi qu'elle s'appelle, a commencé à voir les constructions évoluer autour de sa maison. Peu à peu, cet endroit est devenu un quartier résidentiel, le plus cher de la ville. Elle le sait parfaitement. C'est pour ça qu'elle refuse de le quitter.

Les petites rues du village lui semblent de plus en plus étroites et encombrées. Parfois, elle se perd un peu, mais elle continue d'avancer. Elle sait que d'une manière ou d'une autre, elle retrouvera son amie d'enfance, celle de toujours.

-Eh, la vieille, vous voulez fumer un pet ?

Lui dit à son passage, un type qui sort de quelque part en lui faisant face. La proposition ne l'intéresse pas le moins du monde, mais la voix, oui, lui dit quelque chose.

-Tu ne peux pas te lever, petit.

La ruelle est si étroite qu'elle doit se mettre de côté pour passer et éviter le garçon. Ce mouvement lui demande un certain effort et la ralentit. Il en profite pour lui tripoter un peu les seins. Lorsqu'elle se retrouve face à face, elle le reconnaît. C'est le fils d'une ses nièces. Ses yeux sont exorbités et abîmés par la drogue. La Vieille Dame Noire se rend compte que l'idiot ne la reconnaît pas. Elle s'apprête à lui dire quelque chose, mais sur le moment, elle ne le dit pas, « peut-être qu'il le prendrait mal et me donnerait un coup de pied » pensa-t-elle.

Ce n'était pas une bonne idée de s'arrêter. Elle continua de marcher, en marmonnant quelque chose

d'inintelligible, quelque chose qui porte chance, sûrement. Elle a de plus en plus peur de passer par ces endroits, mais elle est intègre et n'oublie pas d'où elle vient.

-Quelle surprise je vais faire à Mabel ! Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue.

Après avoir tourné en rond deux fois de trop, complètement désorientée, elle finit par trouver son chemin. Il lui reste encore pas mal de chemin à parcourir, mais elle sait comment faire pour trouver la petite maison qu'elle cherche. Cela la soulage complètement. Son esprit est orienté vers son but. Elle respire profondément et décide d'avancer à grands pas.

De son côté, à l'intérieur de la petite maison, complètement inconsciente de ce qui se passe à l'extérieur, elle attend. Mabel sait qu'à tout moment il va entrer.

Elle se peigne un peu les cheveux. Elle arrange la table et met un vase avec une fleur en plastique au milieu. C'est la seule chose qu'elle peut faire pour améliorer un peu l'ambiance. Elle s'assoit. Elle est tendue. Pas effrayée. Tendue.

A l'heure comme toujours, la porte s'ouvre d'un seul coup. Les yeux rouges.

Drogue.

Les mains qui tremblent.

Drogue.

Le regard exorbité et les cris.

Toujours plus de drogue.

-Donne-moi de l'argent, dépêche-toi !

On dirait un vol.

-Allez, que je puisse sortir de ce putain d'endroit.
Donne-moi l'argent !!

Quelques chaises qui tombent. Quelque chose se casse, parce qu'il y a toujours quelque chose qui se casse. Mabel ne le reconnaît presque pas. « Quand je pense que je me suis tellement occupée de toi quand tu étais petit. Je te laissais dormir avec moi les nuits d'orage. Je te mettais cette petite tenue rouge qui t'allait si bien, même si elle était trop grande et usée. Je t'aime, mon cher fils », aurait-elle voulu lui dire, mais pour une raison ou une autre, elle ne pouvait pas.

-L'argent !! Ou je mets le feu à ta maison de merde.

Mabel se lève de sa chaise. Elle regarde d'un côté, puis de l'autre. Elle le fait pour retarder la fin d'une scène répétée. Banale. Elle passe derrière son fils. Elle l'entend respirer comme un buffle sauvage. Elle le frôle volontairement pour au moins sentir son corps chaud. Il ne se laisserait jamais prendre dans les bras. Jamais. Les secondes s'écoulent imperceptiblement. Collantes.

-L'argent !!!

Elle trouve enfin ce que son fils bien-aimé demande si gentiment. Parce que c'est ce qu'elle ressent. Parce qu'elle l'aime, mais ne sait pas quoi faire. Avec tous les problèmes que connaît leur relation, elle préférerait de toute façon qu'il vienne lui rendre visite plus souvent. L'argent est tel qu'il lui a été remis à la banque. Enroulé dans le ticket récapitulatif de la pension d'invalidité qui lui restait de son mari.

-Tiens, mon chéri, dit-elle en présentant son butin.

Il lui arrache avec violence.

Elle le regarde comme elle le regardait à l'époque où elle l'allaitait et où ils riaient en se touchant le nez. Mais elle constate que même après avoir obtenu l'argent tant

convoité, il ne montre aucun signe de joie. Au contraire. Il devient encore plus agressif.

Il se retourne,

Et s'en va.

Il saute sur sa moto. Elle le voit s'éloigner à toute vitesse, par la porte restée ouverte. En s'éloignant, son fils devient de plus en plus petit. Aussi petit que lorsqu'il est né, même s'il a changé et Mabel le sait.

Elle trouve ça cool. Puis elle ouvre la porte au maximum, car elle ne se ferme pas. Elle soulève une chaise, prend le balai et commence à balayer le désordre.

Elle rêve que le mois prochain, lorsqu'il viendra lui rendre visite, les choses seront différentes.

La moto passe à grande vitesse et trop près de l'humanité de la Vieille Femme Noire, qui suit également sa course avec attention. Elle devine clairement ce qui s'est passé.

Avant de poursuivre son chemin vers la maison de son amie, elle regarde à nouveau dans le sac ce qu'elle apporte en cadeau. Elle ressent la même solitude que le poulet qu'elle porte depuis un moment.

Au bout d'un moment, je commence à me réveiller. Ce n'était pas le saké, ni la musique, ni l'horrible bruit que fait le système audio, avertissant que quelque chose ne va pas. Auto de merde ! Je devrais la mettre à la casse.

Peut-être que tout cela n'a rien à voir avec les réflexions qui me poursuivent en ce moment.

Aussi étrange que cela puisse paraître, ce qui m'est resté dans la tête et qui revient sans arrêt, ce sont les paroles de la Vieille Dame Noire.

-Tu te permets tous tes caprices ? Ça m'échappe et le prononce à voix haute.

Je m'entends. Un frisson me parcourt l'échine et je sursaute un peu ; un peu beaucoup.

Je réfléchis quelques secondes et, pour toute réponse, j'arrive à un modeste « plus ou moins ».

La première réaction qui me vient est la colère. L'angoisse. Ensuite, une certaine frustration et immédiatement je commence à devenir très, mais vraiment très nerveux. Après la tachycardie vient le calme. La réflexion. L'intelligence dont nous disposons généralement, nous qui avons tout. Je monte un peu le volume d'air, je n'ai plus besoin qu'il soit aussi bas. Mes doigts sont engourdis et c'est comme s'ils appartenaient à une autre personne.

-Et elles le sont vraiment, me dis-je.

En me regardant dans le miroir et en me faisant un clin d'œil, je découvre d'autres taches blanches sur mes bras et avant-bras. Je les vois sur les lignes de mes

coudes. Je dois consulter d'urgence le Bocho pour qu'il me fasse des injections, des ponctions ou autre chose. Sinon, je vais ressembler à ces pauvres diables qui font les statues sur les places. J'attrape mon portable et je le note dans mon agenda. Je me prends en selfie en train de faire la trompette et en montrant les petites taches, puis je la télécharge. Aussitôt, les petits cœurs et les questions apparaissent.

J'ai du mal à distinguer les vrais commentaires de ceux des trolls qui travaillent pour mon père, d'obscurs personnages qui s'emploient à faire connaître notre nom de famille et la marque qu'il représente. Je me moque bien de savoir combien d'entre eux sont réels ou non, du moment que je me tape une nana. J'en ai des milliers sur le net. Selon les paramètres standards, on peut dire que je suis l'un des jeunes millionnaires les plus connus du pays.

Je navigue un peu sur les sites les mieux notés. Je suis les comptes des agences de voyages internationales. Tout ce dont j'ai besoin est à portée d'un clic. Le monde à ma disposition. Je me rends compte que c'est ce dont j'avais besoin. Me reposer. Me reposer de tout.

Je réserve un hôtel de luxe dans les Caraïbes. Je démarre l'Audi et je pars en balade. J'accélère et quelques secondes plus tard, je tombe sur le bus, mon bus, parce que l'entreprise est la mienne et il y a un million d'années, a fait surgir la Vieille noire sous mes yeux. Elle est là, en train de parler avec ce trou du cul d'Alberti, le débile qu'on a dû embaucher pour respecter le quota de travail des handicapés. Qui sait où il va. Le trajet est incroyablement long, ou alors ce type roule à zéro kilomètre à l'heure. C'est sûrement pour ça que les pauvres n'arrivent jamais nulle part. Ils passent toute leur vie dans les bus.

Juste avant la tombée de la nuit, la Vieille Dame Noire décide de mettre fin à la visite et commence à dire au revoir.

-Pardonne-moi, ma chère, pour les moments difficiles que vous tu as dû subir avec les histoires que je t'ai racontées sur mon malheureux fils, mais tu sais comment nous sommes, nous les mères.

-Pas d'excuses, ma fille. On ne choisit pas sa famille. Au moins, ils viennent te voir de temps en temps. Tu dois être reconnaissante.

-Oui, je suis très reconnaissante. C'est ça que je vais au Temple.

-Quant à moi, en revanche, personne ne viendra me voir, même si je suis à l'article de la mort, et pourtant j'ai sept enfants. Tu m'entends, sept. Souviens-toi qu'ils ne viendront même pas à la veillée. Souviens-toi.

Elles s'embrassent à nouveau. C'est un geste d'affection à l'ancienne. Une relation basée sur la coutume. Puis, elles s'éloignent dans des directions opposées.

Maintenant, un peu plus calme, à l'intérieur de la petite maison, Mabel finit de balayer et passe en revue tous les endroits où la Vieille Dame Noire a fouiné. Depuis les dernières fois qu'elle l'a vue, qu'elle l'a reçue chez elle, elle a le mauvais pressentiment, que son amie attire la malchance. D'ailleurs, elle est sûre de ce qu'elle pressent, car cette odeur de parfum qu'elle dégage, cette

traînée d'encens qui reste lorsqu'elle est partie, c'est celle qui est utilisée dans les rituels Umbanda. Elle le sait bien. Elle a même un livre sur le sujet ; ce que, pour des raisons évidentes, elle n'a pas mentionné et, encore moins, n'a montré à celle qui vient de s'en aller.

« Va savoir si ce poulet maigre et mal cuit qu'elle a ramené n'a pas été victime d'un envoûtement ou quelque chose dans le genre et, si la vieille a voulu me le refiler de force », se demande-t-elle tout en essayant, avec un torchon trempé dans l'eau bénite, de chasser les malheurs à venir qui pourraient encore flotter dans l'air.

Elle m'a toujours envinée, surtout pour mes petits copains. J'étais beaucoup plus sexy qu'elle.

Je dois continuer à passer de l'eau de Javel. Il va falloir que je me procure d'autres bidons. Ces gens de la municipalité devraient donner un peu plus par famille. Et ensuite, autant de cette eau que j'ai apportée du Temple et je vais jeter ce poulet de merde dans la poubelle au coin de la rue.

Et c'est ce qu'elle fait.

En revenant, elle croise Ricardito, le gamin du 95, comme tout le monde l'appelle par ici.

-Que la paix soit avec toi, Ricardito, lui dit-elle en passant.

Mais Ricardito, qui suit avec intérêt les moindres faits et gestes de sa voisine, ne l'écoute pas. En réponse, il accélère un peu plus son allure et se jette comme un bête sauvage sur les ordures qu'elle vient de jeter. Elle chasse, d'un coup de pied à la tête, un vieux roquet trop âgé pour avoir disputé plus tôt son butin. Le cabot s'éloigne presque sans un bruit. Résigné.

Le garçon connaît par cœur le logo de la rôtisserie qui est sur le sac et va se régaler encore plus. Ça fait

longtemps qu'il a envie d'y aller, mais il ne peut toujours pas s'y résoudre. Dans la boutique, il y a deux employés. Celle qui tient la caisse, avec elle, il n'y aurait pas de difficulté. Le problème, c'est l'autre, celui qui découpe les morceaux de viande. Il va quand même tenter sa chance. Il ne lui reste plus que deux ans, environ.

Mabel, qui est maintenant celle qui surveille son voisin, essaie de devancer ce qu'il s'apprête à faire et crie pour l'avertir :

-Ricardito, Ricardito...

Mais il est déjà trop tard. Il ne veut pas ou ne peut pas écouter. Il poursuit à fond la caisse, il croque, mâche, avale et ses yeux ne se ferment jamais.

-Vas-y, gâche-toi la vie, imbécile, s'indigne Mabel en rentrant chez elle.

La fin de la journée apporte progressivement une fraîcheur inattendue pour la saison. Les engelures, qu'on oublie lorsque le soleil réchauffe et que le vent se calme, commencent à réapparaître. A la nuit tombée, la rivière proche, dégage une brise humide et pestilentielle.

Maintenant que j'y réfléchis bien, je réalise qu'Angélica n'a jamais touché au poulet. C'est pour ça qu'elle insistait tant pour que je mange. Que j'étais plus mince que la dernière fois qu'on s'est vues et je ne sais quelles autres bêtises. Je ne serai pas être celle qui se fait envoûter, je l'emmerde la vieille... il me faut plus d'eau de javel. Ce week-end, je n'aurai pas d'autre choix, je vais devoir prendre les eaux saintes avec le pasteur. C'est une bonne chose que je m'entende si bien avec lui. Parce qu'il me fait tout ce que j'aime. Il est très délicat avec moi. Il y a d'autres femmes, les pauvres, avec qui il se comporte vraiment mal. Visiblement, il ne prend pas de gants quand il n'a aucune affinité. C'est pour ça que je dis toujours : à César ce qui appartient à César et au Pasteur

ce qui appartient au Pasteur, ou un truc dans le genre. Elles sont belles ces phrases qu'il nous enseigne lorsqu'il fait son sermon. Qu'est-ce qu'elle voulait m'expliquer avec les protéines, c'est quoi les protéines, Angelica !! C'est une bonne chose qu'elle soit partie. J'aurais peut-être dû la mettre à la porte ou lui dire qu'elle devait partir. Mais partir où ? Elle ne m'aurait pas écoutée parce que d'ici tu ne peux aller nulle part. Angelica a toujours été fouteuse de zizanie. Depuis que nous sommes petites, elle m'envie. Il suffisait qu'un garçon me drague pour qu'elle fasse la chaude pour me le voler. C'est comme ça qu'elle a vécu sa vie et bien voilà ! Elle s'est retrouvée au milieu de ce quartier de merde, entourée de tous ces riches fauchés qui la regardent comme si c'était une grenouille d'un autre puits. Qu'est-ce que je dis grenouille, crapaud, oui ! Et où est l'eau de javel ou la bouteille d'eau que j'ai ramenée du Temple ?

Sur ces entre faits, la Vieille Dame Noire continue de parcourir la seconde moitié du dernier pâté de maisons qui la mènera jusqu'à l'avenue. A vrai dire, elle a l'air un peu amère, c'est qu'elle a trouvé son amie de toujours un peu diminuée. La tête embrumée par le sujet de la religion. Elle pense qu'elle s'est orientée de ce côté pour pouvoir passer le mieux possible les problèmes avec son fils. Elle n'a pas osé lui dire, mais son fils est un désastre. Il est sans aucun doute, la propre cause de sa maladie. Parce qu'elle est visiblement malade, il faut l'admettre. Pendant sa visite, elle a senti que son amie la regardait sans la voir, comme le regard d'un poisson, mais bon.

-Qu'est-ce qu'on peut faire ? La résignation lui échappe à voix haute.

Après un parcours bien plus longue qu'à l'aller, elle arrive sur l'avenue. Elle sentait que de nombreuses paires d'yeux avaient suivi son chemin, peut-être c'était

ça et pas autre chose. L'avenue est « la ligne de démarcation entre ce qui est le bidonville de ce qui ne l'est pas, seuls le savent ceux qui vivent dans le quartier, un simple promeneur suicidaire ne ferait pas la distinction entre les deux côtés », ceux qui habitent, si. Et de cette manière, certains l'emportent sur les autres, en fonction de la situation.

Elle a de la chance. C'est du moins ce qu'elle croit. Lorsque son pied touche l'asphalte et que sa tête se tourne en direction de l'endroit où devrait arriver le bus qui la ramènera chez elle, elle voit une lumière blanche. La lumière est unique parce que le feu qui fonctionne est le seul, l'autre est soit brûlé, soit absent, mais elle n'a aucun doute, ce qui s'approche bout du monde, c'est le bus. Le foutu bus. C'est le feu de route qui fonctionne et qui l'aveugle, alors elle jure. Et cela semble fonctionner, car aussitôt, le bus heurte une bosse et elle recouvre partiellement la vue. Peu de temps après, l'attaque lumineuse s'intensifie à nouveau et elle jure à nouveau.

Le bus est assez proche et elle n'en revient pas. Le bus qui avance vers elle à pas d'homme est le même que celui qui l'a amenée ici à midi. Celui que conduit, Alberti. Le trou du cul d'Alberti. Elle se décide en une fraction de seconde, elle ne montera pas.

-Je ne monterai pas dans cette machine d'enfer. Plutôt mourir ou être violée, ou bien violée morte, si vous voulez, mais je ne monte pas.

Le chauffeur n'a pas pu entendre ce que disait sa potentielle passagère, entre le bruit du moteur et le bruit de la porte qui s'ouvre, il lui a été impossible de l'entendre.

-Où dois-je vous emmener, mamie ?

La tête de la Vieille Dame Noire était plus violente que la phrase qu'elle venait de prononcer. Alberti devait se douter de quelque chose, car ce qu'il lui dit ensuite, fut imprégné d'une certaine pitié.

- Vous n'allez quand même pas marcher toute seule à cette heure-ci !

Alberti avait une façon particulière de parler, on avait l'impression qu'il chantait. La Vieille Dame Noire y voyait de l'impolitesse qui, ajoutée à l'allure du chauffeur, pouvait laisser supposer qu'il s'agissait d'un attardé mental. Ce qui était proche de la réalité, car ce qu'Alberti essayait de faire depuis un certain temps, c'était de laisser derrière lui les séquelles d'un accident vasculaire cérébral qui l'avait fragilisé et marqué, qu'il avait eu environ cinq ans auparavant. La seule rééducation à laquelle il avait accès et qui lui donnait un peu d'espoir face à son état clinique était très coûteuse. L'hôpital public lui avait donné un rendez-vous pour l'année prochaine. Avec ce qui lui restait d'humanité, il se rendait compte qu'il ne pouvait pas attendre aussi longtemps. Il risquait d'être handicapé pour le reste de sa vie. C'était pour ça qu'il passait tant d'heures dans le bus ; C'était pour ça qu'il l'avait amenée et, c'était aussi pour ça qu'il lui proposait maintenant de la sortir de cet endroit dangereux.

- Comme vous voudrez, mamie.

Avant de reprendre la route, Alberti devait laisser passer un garçon qui déboulait sans regarder, avant de traverser l'avenue. Il mangeait une cuisse de poulet qu'il

lança, d'un seul coup, sur le pare-brise lorsqu'il est à sa portée.

-Foutus nègres !

C'était la phrase qu'on entendait le plus souvent à l'arrière du car qui, à cette heure-là, était rempli de personnes fatiguées et grincheuses.

Il leva la main affectueusement vers la passagère qui avait décidé de ne pas embarquer, ce qu'il trouvait dommage.

-Elle a de beaux yeux. Elle attend peut-être qu'un taxi t'emmène ou bien vous attendez un beau gosse, qui sait, soupira-t-il.

Ricardito finit d'avalier la dernière bouchée. Il aurait préféré tenir une brique dans sa main plutôt qu'un os de poulet. Il n'est pas plus motivé à conduire le car.

Il marche pieds nus.

Rapidement.

Autant que ses jambes de dix ans le lui permettent. L'obscurité de la nuit l'empêche de voir où il met les pieds. Il n'a pas remarqué la manœuvre que le car a dû faire pour éviter de le renverser. Tout est totalement calme autour de lui. Il a l'impression de marcher à l'intérieur d'une photo.

Un bout de verre.

Deux bouts de verre.

Une centaine de bouts de verre cloués sur la plante des pieds qui n'ont aucune d'importance.

Rien n'a d'importance.

Il a tout compris dans sa tête de sous-développé, presque mal nourri. C'est une mission, sa mission et il ne se soucie de rien d'autre. Il la fera coûte que coûte.

Dans l'une de ses mains, il tient un couteau, celui qu'il utilise pendant les repas, quand il y a quelque chose à couper, les jours où il y a de la nourriture.

Ses yeux deviennent rouges, comme deux braises ardentes que l'on peut voir de très loin et ce n'est pas à cause du vent.

La nuit est calme.

Il tourne sur la route 18 bis. Il arrive à Uriburu. Il est heureux de constater qu'il n'y a peu de gens sur l'avenue. Il est agréablement surpris.

Certaines personnes qui le croisent le regardent et lui disent :

- Enfoiré de merde. Toxic. Enfoiré. Pieds sales.

Il ne voit ni n'entend rien.

Il redouble d'efforts. Il a déjà dans le collimateur, comme dans le viseur d'un télescope, le maxi-kiosque qu'il va cambrioler. Que lui reste-t-il d'autre ? Il a déjà laissé derrière lui la rôtisserie, c'est la cour des grands, il a encore du chemin à faire. Son tour viendra. Il court sur les derniers mètres.

Il entre.

Il se promène dans les rayons. Il s'arrête pour regarder les alfajores qu'il n'a jamais mangés (qu'il ne mangera jamais) parce qu'il n'a pas d'argent pour les acheter ; parce qu'il ne va pas vivre longtemps. « Ils doivent être délicieux » pense-t-il et sa bouche se remplit de salive.

Deux clients font leurs courses.

Il attend.

Il a toujours su attendre. Il laisse les encaissements s'accumuler. Un sourire fait ressortir ses dents blanches. Neuves. La seule chose neuve qu'il possède. Lorsque le dernier client s'en va, il prend trois respirations et prie les dieux comme ses aînés le lui ont appris. Il se dirige vers le manager. Il le regarde du haut de ses trois pommes.

- C'est un hold-up ! -dit-il en montrant le couteau. Usé. Non affuté. -Donnez-moi tout votre argent !

Le manager (qui est karatéka) lève la main très haut et la fait retomber sur son visage comme un fouet sauvage, de toutes ses forces, justicière selon certaines croyances.

-Retourne chez ta mère la pute, ou j'te botte le cul !

Le gamin, car c'est ce qu'il est, se relève. La surprise lui fait oublier le couteau. Il court aussi vite qu'il peut. « J'aurais peut-être dû le tutoyer », se reprocha-t-il.

Il essuie le sang qui coule de son arcade sourcilière.

Il décide de tenter sa chance au petit kiosque du coin, celui tenu par la grosse femme, celle qui a du mal à marcher et se déplace avec une sorte de chariot. Il hésite. Combien pourrais-je en tirer ? Il n'y aura pas grand

chose. En plus, la grosse le connaît, c'était l'ami de son fils. Il réfléchit un instant et décide d'y aller quand même, malgré le fait qu'il n'ait plus le couteau pour la menacer.

Il hésite encore.

Il avance.

Chez lui, à quelques rues de l'endroit où il erre comme un vagabond, sa mère a du mal à respirer.

Depuis quelque temps, elle est angoissée, elle ne trouve pas le courage de dire à son fils que ce qu'elle a n'est pas un rhume mal soigné.

La raison pour laquelle elle n'arrête pas de tousser est tout à fait différente.

Elle a la tuberculose.

Elle est en train de mourir.

Elle prie également les dieux et leur demande de ramener Ricardito au plus vite.

Qu'il puisse lui donner l'argent pour le médicament.

Qu'il ait de la chance.

Que pour une fois dans sa vie, les choses se passent bien pour lui.

Je suis plus que satisfait du choix que j'ai fait.

Les meilleures vacances ne peuvent avoir lieu que dans l'endroit le plus cher du monde. Avec un long week-end me suffit amplement. Je suis de ceux qui changent rapidement d'air. Je me renouvelle tout le temps.

Je suis sur la plage la plus sélecte et majestueuse. J'aime me promener parmi les gens. Dans des endroits où l'on ne me connaît pas. Je peux marcher sans me soucier qu'on vienne me demander des photos ou autres choses de ce genre.

Je cherche une jolie nana pour la ramener à l'hôtel et profiter d'une longue sieste à 18 degrés. Les lunettes noires me permettent d'observer les minettes en toute tranquillité. Je suis en chasse. Je regarde de plus près celles qui sont seules ou avec une amie comme elle. Je regarde leurs seins, beaucoup d'entre elles se promènent topless, leurs fesses et la petite encoche de leur chatte. Je chasse sur un périmètre que j'ai défini d'environ vingt mètres sur vingt. J'ai tout prévu. D'abord, je joue de mon charisme. Si j'échoue, je la recouvre de billets de banque et ça suffit pour l'emballer. Je ne perds pas de temps. Le

temps, c'est de l'argent, gamine, le temps, c'est de l'argent.

Alors que je suis sur le point de terminer le premier tour de piste, j'aperçois une personne que je n'aurais jamais imaginé rencontrer. Je pense d'abord à une hallucination, mais ma première impression se confirme au fur et à mesure que je me rapproche.

C'est Carla : Carlita (une des premières filles que j'ai déflorées. Je l'ai marquée de mon empreinte), nous sommes restés ensemble pendant quelques mois. La seule fille pour laquelle j'ai ressenti, ou que j'ai cru ressentir, quelque chose pendant un certain temps. Elle est toujours aussi jolie. Ses tétons roses se penchent révérencieusement vers le soleil. La seule chose qu'elle porte est une petite culotte blanche qui marque toutes ses formes et profondeurs.

Elle me reconnaît immédiatement. Elle lève les mains et sautille. Ses seins sautillent avec elle. On dirait qu'elle est très excitée et au fur et à mesure que j'avance, je m'excite aussi. Quand j'arrive, elle me serre très fort dans ses bras. Je la sens tout entière. Elle prononça mon nom lorsqu'elle me présenta et quelques informations qui me plaçaient devant le groupe avec lequel elle était.

Au bout d'un moment, j'ai envie de la ramener dans la chambre et je m'apprête à le lui murmurer à l'oreille lorsqu'elle se retourne d'un seul coup et pose sa bouche sur mon oreille. Son souffle me donne des frissons et du plaisir dans tout le corps. Je sens sa respiration s'accélérer

avant qu'elle ne commence enfin à parler. Elle me le dit sans préambule, sans que rien n'en ressorte, de manière résolue :

-Tu n'as pas idée à quel point les autres baisent bien !!

Ses mots me transpercèrent comme des millions d'épines enflammées.

J'ai l'impression de rétrécir. Je diminue peu à peu. Je dois avoir environ cinq ans, pas plus. Enfant perdu, je marche dans l'espoir que quelqu'un me porte pour retrouver ma mère. Je cherche d'autres enfants avec lesquels je pourrais m'amuser. Il y en a plein, mais aucun ne m'enchant, ils sont tous trop grands. J'ai l'impression qu'ils sont tous des gentlemen. J'aimerais qu'il y ait plus d'enfants de mon âge pour avoir quelqu'un avec qui jouer au ballon. En tout cas, aujourd'hui, je n'ai pas de chance. Je vais devoir me contenter de faire des châteaux de sable. Je m'assois dans le sable qui me brûle les fesses, mais je ne me plains pas. Je joue avec ce sable très fin que l'on ne trouve qu'ici. Je décide que la meilleure façon de renforcer les murs de la construction que je suis en train de faire est d'aller chercher de l'eau claire dans l'océan. Au fur et à mesure que je m'approche du bord de l'eau, je crois voir des choses impossibles. Lorsque les pointes des vagues commencent à caresser mes pieds, je n'ai plus aucun doute sur ce que je vois. Ils sont plusieurs. Cinq, dix, peu importe le nombre, ce sont des enfants qui arrivent à la nage d'on ne sait où. Mon cœur se met à bondir de joie. Je vais pouvoir jouer au foot avec mes

nouveaux amis. Le premier à sortir de l'eau me regarde fixement dans les yeux et j'en fais autant. Je veux qu'il soit mon coéquipier pour que nous puissions battre tous les autres. Je sens qu'avec ce tout nouveau copain, nous serons amis pour toujours. Je cours annoncer la nouvelle à Carla et à ses amis qui se reposent sur leur chaise longue.

-Encore... se plaint une brune en entendant mon discours et je ne compris pas bien ce qu'elle voulait dire.

-Putain de nègres, -ajouta Carla, qui se leva, agacée, comme je ne l'ai jamais vu auparavant.

-Allons à l'hôtel manger des langoustes.

-Je préfère rester et jouer au ballon avec mes amis.

-N'y pense même pas, tu viens avec nous, -répond-elle menaçante, en me giflant comme si elle était ma mère.

-Tu ne les as pas touchés, j'espère... prévient une autre dans le rôle de la tante célibataire.

Je suis en colère, mais je n'ai pas le choix. Je marche lentement, en trainant mes pieds dans le sable, quelques pas derrière elles.

-D'ailleurs, comment vont-ils jouer au foot s'ils sont si fatigués !? Le petit, celui qui est sorti le premier de l'eau, il s'est déjà endormi sur le ventre, -s'écria la tante célibataire en riant aux éclats.

Je regarde le gamin et il n'a pas l'air de dormir. Une petite vague semble l'emporter, mais non, elle l'a juste soulevé. Le petit garçon est mon nouveau meilleur ami, avec lui je veux tous les battre.

-Un peu de clim et de champagne nous feront du bien ! -déclara Carla-maman.

-Et eux, qu'est-ce qu'ils vont devenir ? -demandai-je, horrifié.

-Rien, petit. -dit-elle avant de poursuivre- Comme d'habitude. Ils vont les mettre dans des sacs noirs et ensuite dans les camions. Et quand tout cela sera terminé, nous pourrons revenir profiter de cette belle plage.

Rita quitte la résidence des Alvarao. Des larmes inondent ses yeux. Quand le jeune maître est parti en vacances, ils lui ont dit qu'elle pouvait prendre des « congés ». Ils l'y ont forcée...

Dès qu'elle en a eu l'occasion, c'est la propriétaire qui le lui a annoncé. Elle lui en a donné l'ordre.

Rita était terrifiée par cette femme et elle la fuyait sans cesse. Le manoir est vaste, très vaste, mais il n'est pas possible d'échapper tout le temps. C'est dans l'un des interminables couloirs qu'elles se sont croisées et qu'elle lui avait dit :

-Dégage ! Retourne dans ton putain de village de merde !! -dit-elle dans un cri étouffé et en amorçant un geste menaçant de la main.

-Dégage. Va te faire foutre !

Pour la domestique le message était clair.

-Oui, oui, Madame. Merci beaucoup. -a-t-elle répondu avec soumission, en regardant le sol et en longeant le mur pour éviter un éventuel coup.

Elle voulait lui dire « Cocue et vieille idiote », mais évidemment elle ne le dit pas et sortit rapidement de l'embûche qu'elle lui avait tendue, sans demander son

reste.

La femme d'Alvarao n'est pas aussi bête qu'elle en a l'air. Elle était au courant de la relation entre son mari et elle dans le passé et celle avec son fils dans le présent. D'où la connivence qu'elle a toujours eue avec lui. Depuis ce moment fatidique où son mari était apparu avec sa chirusa¹ en l'exhibant comme un trophée.

Chaque fois qu'elle doit retourner chez elle, ou dans ce qui fut sa maison, à une époque, Rita craint de ne jamais revenir chez les Alvarao. C'est pour ça que chaque fois qu'elle devait la quitter, c'était un déchirement. Elle avait passé toute la journée à essayer de se cacher autant que ses tâches le lui permettaient. Elle avait l'intention de coucher avant de recevoir l'ordre tant redouté, mais elle n'y est pas parvenue. D'où ses sanglots. Son corps tremblait, en particulier les parties qui avaient été siliconées.

Une fois dehors, comme par hasard, le bus qui avait vomi la Vieille Dame Noire était le même qui allait avaler Rita.

Alberti est un automate, un homme robot, qui ne s'arrêtera jamais. Il a de grands yeux qui brillent, même si sa voix chantée est désormais un concert. Sa tête semble avoir une vie propre. Comme la petite poupée accrochée au rétro. Ce n'est visiblement pas le même homme que celui de midi.

¹ Mot désignant une femme indigène, également chola, cholita, churra).

Dialogue entre les deux femmes qui se croisent. L'une descend et l'autre monte.

-Tu vas par-là, che, en faisant un geste noir de sa main noire.

-Oui, oui, dit la domestique, un peu hésitante.

-Comment ça va au village ?

-Ça craint toujours, pourquoi veux-tu que ça change ?

Personne dans le « conglomérat familial » ne soupçonne que ces deux femmes ont la même origine et une relation qui remonte à la plus tendre enfance de Rita. Si cela se savait, ce serait mal vu et cela entraînerait l'expulsion immédiate et définitive de la jeune femme du domaine des Alvarao.

-Vieille emmerdeuse, toujours en train de râler contre le voisinage. Ce n'est pas comme si tu étais née dans un berceau en or, -rumina-t-elle en se frayant un chemin, essayant de se glisser dans cette boîte, pleine de sardines ivres et droguées.

-Petite idiote prétentieuse. Avec la façon dont tu es habillée, tu vas te faire violer tous les quinze mètres. Tu vas te faire traîner dans la boue.

Il est évident que leur relation ne traverse pas sa meilleure période.

La Vieille Dame Noire rentre chez elle et s'apprête à allumer le chandelier près de la porte d'entrée. Elle prie pour que la dernière ampoule qui lui reste ne grille pas. Elle allume la télévision qui se trouve sur la commode. L'image est brouillée et en noir et blanc. De temps en temps, quand le vent souffle fort, les couleurs apparaissent. Elle ne se soucie pas de la situation. Elle en a seulement besoin pour éclairer un peu plus la pièce. Ça lui évite de tout renverser.

Rita arrive au terme de son trajet à la nuit tombée. Elle n'a plus beaucoup de chemin à faire ; depuis l'arrêt de bus, il reste environ trois pâtés, jusqu'à la petite maison de son compagnon. Une sorte d'ex, disons, un « oncle » ou un « père adoptif ». Quoique, pour être plus précis, il faudrait examiner cette notion de « père » de plus près. Dans tous les cas de figure, c'est Rolo qui joue ce rôle vis-à-vis de Rita, qui franchit les derniers pas très lentement, comme si elle ne voulait jamais arriver. Sachant qu'elle a probablement commis une nouvelle erreur sur le chemin du retour, le plus pratique aurait été d'avoir un plan B pour de telles circonstances. Elle se sent bizarre dans ce lieu qui ne lui appartient plus depuis longtemps ; mais où pourrait-elle aller à cette heure-là sans avoir prévenu.

Car comme elle le dit toujours : chez Alvarao, c'est le paradis, un rêve, mais le jour où tu te fais virer, tout ce monde disparaît. Plus d'opérations, plus d'implants en silicone et tu redeviens la crasseuse d'avant et tu n'as

même pas de chez toi pour te poser en paix. La carrosserie ne répond plus et la calebasse non plus... Et il faut tout reprendre à zéro.

Elle accepte cette situation avec sérénité. Quelle autre option lui reste-t-il, revenir dans le bidonville vivre avec Rolo et les « spécimens » qui tournent entre les quatre murs de bois de la cabane ? Ce n'est pas envisageable. Pas question. Même pas en rêve. Elle a gagné sa place et elle la défendra bec et ongles, coûte que coûte.

Elle se tient devant ce qui fait office de porte. Elle frappe. Elle attend. Elle frappe. Elle entre. Elle agit comme si c'était la première fois.

Elle observe le silence qui se dégage des objets. La télévision allumée en mode silencieux est un modèle récent. Elle préfère ne pas penser à sa provenance qui doit être entachée de sang. Elle y devine un film brouillé, pornographique soft, des années 90. Aux murs, il y a plusieurs photos, épinglées par des punaises, de femmes nues, les jambes ouvertes, recouvertes de poils épais et noirs partout, sauf une. On voit qu'elles ont été découpées dans de vieux magazines. Elles sont accrochées pêle-mêle et recouvrent les quatre murs. Elle passe le doigt sur la surface de l'une d'entre elles, regarde son doigt, plein de poussière. Elle parcourt la pièce du regard. Par défaut professionnel, elle calcule le temps qu'il lui faudrait pour remettre tout en ordre : Trop longtemps...

Elle ne reconnaît plus les lieux. Elle a l'impression d'être comme un facteur entré pour faire signer un

recommandé et frappe dans les mains de peur d'être mordu par les chiens. Et oui, il y a quelque chose de cela dans cet endroit, une sorte de tranquillité inquiétante.

Elle attend longtemps avant que Rolo émerge de la pièce d'à côté. Il tire le drap qui sert de rideau et de séparation. Il s'est levé plus par crainte d'un danger que par curiosité. Son regard suggère qu'il ne sait pas bien où il se trouve. Il voit Rita comme une... apparition. Il est loin de la reconnaître. Ils se regardent fixement comme deux boxeurs qui se jaugent avant d'attaquer.

C'est elle qui commence :

- Rolo, réveille-toi, je suis venue te rendre visite.

C'est là que Rolo percute, car il n'a jamais oublié sa voix. Elle est ancrée dans sa mémoire dont il se sert beaucoup plus souvent qu'on ne le soupçonne. Il l'utilise pendant les siestes d'hiver et particulièrement quand il pleut.

Les yeux rougis par le vin ordinaire et les mauvaises drogues l'accueillent avec des veines palpitantes sur les tempes, un peu comme une carte routière animée. Il esquisse un sourire laissant apercevoir quelques dents dépeuplées et sombre qui ont fait la fête.

Rita fait un pas lentement. Puis un deuxième. A son tour, il s'approche d'elle et l'embrasse avec affection et effusion. Au début.

Rita sait déjà que son séjour ne sera pas gratuit. A cet instant, elle donnerait cher pour être appelée d'urgence

chez les Alvarao, pour n'importe quelle raison. Ce serait la meilleure chose qui puisse lui arriver, mais cela ne se reproduira pas avant quelques jours. Si cela doit se produire.

Pendant l'accolade, elle est inévitablement enveloppée dans le nuage d'alcool que dégage Rolo qui, peu à peu, depuis qu'il a entendu sa voix, semble s'animer. Il se réveille par bribes. Bientôt, les formalités et la saine affection sont mises de côté et l'éveil de certaines zones donne à Rolo une énergie qu'il ne semblait pas avoir il y a quelques secondes. Il s'accroche à elle, de force. Rita essaie de tenir autant qu'elle le peut, sans respirer. L'odeur que dégage Rolo est sur le point de la faire vomir. Avec les mouvements qui s'intensifient, elle se retrouve dans une situation compliquée qui la met en danger. Elle utilise toute la force dont elle dispose, mais cela ne suffit pas. Elle expire de toutes ses forces en se dégageant des bras de Rolo. Elle a du mal à respirer et halète à plusieurs reprises. Elle a failli étouffer.

La manœuvre déroute Rolo qui, loin d'abandonner le combat, repart à l'attaque et se jette de nouveau sur elle. Il a pris les halètements pour une manifestation érotique. Il la tire vers lui. La cuisse de Rita est coincée dans l'entrejambe de Rolo. Elle remarque que sous sa salopette grise, usée, il ne porte pas de slip, comme il en a l'habitude.

Rolo a son tour a du mal à respirer, mais il ne lâche pas. Rita lutte et se débat. Pour des raisons différentes, ils

halètent tous les deux. Rita fait de son mieux pour le maîtriser autant que ses forces le lui permettent. Elle profite de la hauteur que lui confèrent ses chaussures à semelles compensées qu'elle porte. Elle parvient à ramener la tête de son adversaire au centre de sa poitrine et cherche à l'étouffer entre ses seins. Elle ne réfléchit pas, elle doit se sortir de la situation, coûte que coûte. Elle resserre ses mains croisées sur la nuque de Rolo qui profite de cette position privilégiée... il jouit et frissonne. Rita sait que si elle arrive à le maintenir dans cette position encore quelques instants, elle aura atteint son but. Rolo n'a jamais été du genre à tenir longtemps. Il essaie de s'extraire car il manque d'air, mais les bras de Rita sont jeunes et forts ; elle le maintient coincé entre ses mains derrière la nuque et sa cuisse enfouie dans sous ses couilles. Il ne peut plus résister, il sent qu'il perd ses forces.

Soudain, un spasme le saisit et il cesse de se battre. Une dernière convulsion l'arrache au combat. Son corps maigre échappe à l'emprise de Rita. Il est comme une anguille fraîchement sortie de l'eau. Elle le repousse. Il tombe en arrière. Étourdi par l'emprise, il reste appuyé sur ses mains en arrière, sur le sol.

Elle l'observe, prête à réagir. Elle remarque qu'il a pris un coup de vieux.

La grosse tache sur le devant de son pantalon de jogging est indiscutable. Il a le regard fuyant. Il a l'air gêné, mais il ne l'est pas. Quelque chose qui ressemble à

du bonheur l'envahit.

Rolo la regarde, à sa façon. Il est l'orque et Rita est le bébé phoque, juste avant d'être hypnotisé puis dévoré par la bête qui n'abandonne pas et n'hésite pas à attendre le bon moment.

-Salut, qu'est-ce que tu fais là ? lui demande-t-il enfin.

Ses mots traversent l'espace et pénètrent dans les profondeurs du cerveau de Rita. Ils effectuent un trajet sinueux et atteignent les confins de sa matière grise. Là, ils sont analysés, traités, stockés. Ce processus prend du temps, car Rita doit reconnaître qu'elle ne savait pas ce qu'il serait advenu d'elle, si son « sauveur » n'était pas présent dans la cabane.

Cette même cabane qu'elle avait quittée il y a longtemps. Et pourtant, il lui semble que tout est arrivé hier.

Alvarao traverse le village lentement, sans se presser, à l'affût de quelque chose, au volant de sa Mercedes. C'est le moment où les rues sont encore ouvertes aux voitures. Il regarde attentivement l'une des cabanes. Sur ce qui devrait être le trottoir, il y a une gamine en train de jouer. Lorsqu'elle s'aperçoit de sa présence, la fillette fixe la voiture, hébétée.

Il s'arrête.

A l'intérieur de la cabane, il y a une personne adulte qui apparaît derrière le drap qui sert de rideau.

Au risque de salir ses mocassins luisants, Alvarao descend du véhicule.

Ils discutent.

Le tarif de la prostituée est fixé directement celui qui pourrait son père ou bien le Noir ou le Rolo.

Alvarao remarque qu'il lui manque une dent. Rolo ne le reconnaît pas. La drogue lui a grignoté tous ses souvenirs, peu à peu, jusqu'à lui dévorer toute sa vie.

Il lui tend l'argent. Rolo le regarde comme s'il ne comprenait pas. Mille ans ont passé.

Pour Alvarao, seulement quatorze, depuis qu'ils ont partagé les bancs de l'école primaire. Ils étaient camarades de classe. Alvarao était amoureux de Catalina. Il voulait qu'elle le remarque. Il voulait l'impressionner d'une manière ou d'une autre, alors il a tendu un piège à Rolo, qui n'était pas encore « nègre ».

C'est ainsi qu'à la sortie de l'école, avant que la file ne se disperse complètement, il laissa tomber un billet de cent pesos sur le sol. Rolo était le plus pauvre de la classe. Il était toujours sale et mal habillé. Pour ces raisons, il était la cible permanente de nombreuses moqueries, de harcèlements en tous genres. Lorsqu'il vit le billet, il se pencha aussitôt pour le ramasser. Alvarao l'a bien calculé et lui a asséné un coup de pied de toutes ses forces en visant sa bouche...

- Dégage sale negro, t'es qu'un pauvre merdeux ! lui a-t-il crié devant tout le monde, le baptisant de ce surnom

pour toujours.

Du coin de l'œil, il observe la réaction de son amoureuse, Catalina.

Il le frappa à nouveau.

Il sortit un autre billet de cent, essuya sa chaussure avec, il le jeta en boule dans sa figure.

Catalina s'approcha, contrairement au reste du groupe qui restait à l'écart sans intervenir.

Le cœur d'Alvarao battait la chamade. A cet instant, il était sûr de tenir la victoire entre ses mains.

Mais, Catalina a fait son choix.

Le mauvais.

D'abord, elle ramassa la dent et la tendit à Rolo. Puis elle lui donna un mouchoir. Elle le prit par le bras et le conduisit hors de l'école. Elle lui donna son premier baiser. Plus tard, elle lui donna sa virginité et, finalement, lui donna une fille, celle-là même qui a été éblouie par l'homme à la belle voiture. Alors qu'ils commençaient à connaître un semblant de bonheur, le « nègre », c'est-à-dire Rolo, a commencé à la surveiller de près, de peur qu'elle s'en aille ; il la frappait avec un bâton sur la tête et le visage jusqu'à la défigurer.

Du fond de la cabane, Catalina observait comment le « nègre » prenait l'argent qu'elle n'allait pas toucher, avec le même désespoir qu'il y a quatorze ans.

Mais cette fois-ci, elle décide de rester immobile. Sans rien faire. Laisser les choses se faire.

Le vol de retour amène le fils d'Alvarao dans une tempête épouvantable. Par moments, les lumières vacillent et certains croient entendre la puissance des moteurs diminuer. C'est juste une impression, car là-haut, on n'entend pas pareil que sur la route.

Les hôtesse se conforment au protocole de sécurité avec beaucoup de parcimonie et de discipline.

- Ne vous inquiétez pas, mesdames et messieurs, c'est une procédure de routine.

Il faut toujours éviter que les passagers paniquent, car c'est la pire chose qui puisse arriver.

Curieusement, la situation à bord met le fils d'Alvarao en alerte et, après un long moment, il commence à éprouver un sentiment proche de ce que l'on pourrait appeler la peur.

Les gens commencent à hausser la voix et s'inquiètent. Les premiers cris apparaissent. Puis viennent les crises de nerfs accompagnées de cris déchirants. Les choses volent d'un côté à l'autre comme si quelqu'un prenait l'avion pour un énorme shaker.

La fille près de lui est aussi blanche qu'une feuille de

papier. Ses doigts et ses mains sont rouges à force de serrer les accoudoirs. Elle doit avoir l'âge du fils d'Alvarao. Alvarao commence à se rendre compte que la situation se complique. Ce doit être la première fois qu'il se trouve dans l'incapacité de faire quoi que ce soit face à la situation qui l'entoure. Il ne peut pas changer le cours des choses. Il est entre les mains d'autres personnes : celles du pilote ou du copilote, des hôteses et des stewards, de Dieu. Ce qui est plus que clair, c'est que ce n'est pas lui qui tient les rênes.

Il a envie de prier. Il est paresseux. Il remet ça à plus tard.

Il est probable qu'il ne sache pas comment faire.

Son pouls s'accélère. Il est presque certain qu'à tout moment il va vomir son cœur. Il se sent comme s'il venait de prendre de la cocaïne, mais sans les sensations agréables. Tout est moche. C'est effrayant.

Les mauvaises choses ne semblent jamais s'arrêter.

À plusieurs reprises, il a entendu parler de gens qui voyageaient en avion et avaient expérimenté les puits d'air pendant une tempête. Jamais, dans ses pires cauchemars, il n'aurait pu imaginer ce qu'il était en train de vivre.

Quelle ironie du sort, -pensa-t-il- payer pour le voyage le plus cher et le plus select du marché en côtoyant des gens aussi millionnaires que lui et se retrouver lié au destin d'une chose aussi insignifiante qu'inattendue : la météo.

Il remarque que le clignotement des lumières devient de plus en plus long. En d'autres termes, la période d'obscurité est plus longue. Ce phénomène et les mouvements vers le haut puis vers le bas de l'avion, provoquent des vertiges aux passagers qui les font vomir à l'endroit qui leur convient le mieux.

« Pourquoi n'ai-je pas participé à la croisière gay, -se demandait-il- Après tout, les pédales, si tu les pousses pas trop loin, ils te cassent pas les couilles. Dire que j'avais le billet en main et qu'à la dernière minute je me suis décidé pour ça... *le voyage merveilleux dans l'avion le plus luxueux du monde*. Comme le vantait la brochure. Note mentale : si je m'en sors indemne, je cesserai d'être homophobe pendant un certain temps. Je promets aussi d'être plus ouvert avec les autres êtres humains, même si je sais d'avance qu'ils me sont inférieurs, j'aimerai mon prochain comme moi-même. Où est-ce que j'ai entendu cette dernière phrase ? ».

Le rugissement au milieu de la nuit infinie et éternelle est catégorique, il produit une bousculade semblable à celle que l'on peut ressentir lorsqu'un véhicule roulant à soixante passe sur un dos d'âne d'un mètre de profondeur. Mais multipliée de façon exponentielle.

« Nouvelle note mentale : si je m'en sors indemne, bien vérifier le contenu de la note mentale précédente ».

En bref. Pour la première fois de sa vie, le fils d'Alvarao se sent comme le reste des mortels. Avec les mêmes peurs. Les mêmes besoins que ceux qui

l'entourent. Il est juste une personne au milieu d'un groupe.

Il comprend parfaitement sa situation. C'est peut-être pour cela qu'une fois de plus, il est envahi par le désir de prier.

Lorsque la lumière se rallume, il regarde à sa droite. La petite fille est bien là, assise à côté de lui, toujours agrippée au siège. Elle a à peu près le même âge que lui. Elle semble seule. Il a pitié d'elle. Il veut faire quelque chose pour la sortir de cette situation. La seule chose qui lui vient à l'esprit est de s'étirer et de laisser sa main retomber inopinément sur la sienne, celle qui est incrustée dans l'accoudoir. On dirait que sa circulation sanguine s'est arrêtée. Il remarque qu'elle a des sueurs froides.

Le fils d'Alvarao est réconforté par le geste qu'il vient de faire, mais clairement, la jeune fille, elle ne semble pas aller mieux, car à l'instant où sa main se pose sur la sienne, elle sursaute, comme si un jet d'acide avait été jeté sur sa main. Aussitôt, elle lui assène un revers avec sa main gauche, violent et précis, en plein milieu de la figure, dans le nez. Il sent comme une coupure, certainement à cause de sa bague.

Il n'arrive pas à croire qu'il s'est fait battre par une femme. Tous les sentiments qu'il avait pour elle ont disparu définitivement. Il souhaite que l'avion s'écrase et tue cette petite merde. Il se maudit d'avoir été aussi stupide et d'avoir pensé au bien-être de cette fille. Il se

maudit. Et il se maudit aussi pour la façon stupide dont il vient d'agir. Il raye les notes mentales.

Il sent le goût du sang dans sa bouche et dans sa gorge. La chaleur du filet qui sort de son nez dégouline sur sa lèvre supérieure, là où il devrait y avoir la moustache qu'il a coupée la veille pour ne pas avoir l'air d'une pédale. Il s'essuie avec la première chose qui lui tombe sous la main. Une robe ? Il en fait une boule et la remet en place. Il regarde autour de lui pour voir si quelqu'un a été témoin de l'agression qu'il vient de subir. Personne ne fait attention à lui. Tout le monde est trop pris dans son propre enfer pour se soucier de ce qui se passe et voir ce que font les autres. Il est probable que la jeune fille elle-même n'ait pas conscientisé son geste. Il fait nuit à nouveau. L'intervalle est long. Suffisamment long pour que les cris et les hurlements à glacer le sang soient encore plus forts. Jusqu'à ce que la lumière se rallume un instant, juste pour donner à tout le monde une chance de prêter plus attention au rugissement insensé qui s'ensuit et, d'un seul coup c'est : la coupure totale.

Il n'y a plus une seule source de lumière. L'avion est un point noir dans une éternité noire.

C'est la fin.

Le fils d'Alvarao le comprend comme ça. Il sait qu'il est devant les portes de l'enfer. Sur le point d'entrer.

Soudain, c'est d'abord une. Puis deux. Puis trois. Et enfin, toutes les petites lumières s'éveillent comme à l'aube radieuse après une nuit d'hiver.

Parce que c'est ce qui se passe : le calme, le miracle. La douche froide après avoir échappé à une journée de course contre des loups affamés dans un désert sans fin.

-Mesdames et Messieurs, nous venons de quitter une zone de grande turbulence. Vous pouvez vous détendre sur vos sièges et apprécier le voyage. Dans quarante minutes, nous arriverons à destination.

La voix de l'hôtesse de l'air est calme, habituée. Les applaudissements sont nourris et sincères.

Le fils d'Alvarao n'applaudit pas. Il constate le chaos qui règne de tous côtés. S'il y avait eu une guerre, la scène n'aurait pas été pire. Il nettoie à nouveau sa blessure et constate qu'elle n'est pas aussi grave qu'il le pensait. Il semble qu'il n'y ait aucune trace de sang.

Peut-être fait-elle partie du grand miracle qu'il vient de vivre...

Quelque chose de dur s'est glissé entre ses pieds. Il pose un pied dessus. Il ne peut se résoudre à croire ce qu'il imagine. Puis, sans regarder, il se penche et tend la main. La reconnaissance est instantanée. Le contact avec le verre ne lui laisse aucun doute. Il est expert en certaines choses. Ce qu'il vient de trouver, c'est une bouteille de whisky. Carrée. Du genre chère.

Il se sent à nouveau puissant et millionnaire. Plus millionnaire qu'avant. Il sait qu'il est immortel. Avec plus d'expérience pour affronter la vie. Il a des choses nouvelles et intéressantes à raconter. Il est évident que pendant l'agitation, l'hôtesse qui distribuait les boissons

n'a pas pu garder le contrôle de toutes les petites bouteilles. La déesse Chance a joué son rôle et les a mises à la portée de toute personne la plus rapide. Quelqu'un qui pouvait vraiment apprécier ce genre de geste et en serait reconnaissant...

Il porte le petit flacon à sa bouche et, sans regarder l'étiquette, prend une gorgée, puis une autre. Il tourne la tête sur le côté, pour profiter du paysage qui apparaît par le hublot. Il cache la bouteille parmi les vêtements qui lui sont tombés dessus et ne sait pas à qui ils appartiennent. Il s'assoupit et savoure, de nouveau, le voyage.

La cumbia résonne partout à plein volume.

Les parois en bois de la cabane ne sont pas suffisamment épaisses pour permettre un dialogue, à moins de crier.

Contrairement aux communautés civilisées, le début de la nuit entraîne des mouvements qui ne se produisent pas pendant la journée. La nuit les ranime. Tout renaît. Comme les animaux sauvages dans la forêt tropicale qui se réveillent affamés et avec eux le danger, lorsqu'ils commencent à parcourir les petites rues du village.

Ils ne parlent presque pas. Rolo n'a jamais eu le dialogue facile. Les rares choses qu'il dit, Rita ne les entend pas à cause du bruit qui vient de l'extérieur. Elle est hébétée, elle a perdu l'habitude de se comporter dans cet environnement infect. De temps en temps, elle prononce un monosyllabe, comme pour que l'autre s'en contente et le maintenir le plus calme possible.

Le propriétaire de la maison est lui aussi de ceux qui s'animent à la tombée de la nuit. Il se déplace nerveusement d'un côté à l'autre. Il tourne autour de sa visiteuse. Il l'observe, essayant de l'hypnotiser. Il n'arrive

toujours pas à croire à la chance qu'elle a eue. Il profite de la beauté de l'ange qui se trouve devant ses yeux. Il attrape un objet et le pose ailleurs. Il essaie de mettre un peu d'ordre dans la cabane, mais ne sait pas comment s'y prendre. Il pense que la meilleure chose à faire serait de commencer par changer son pantalon taché à l'entrejambe. Il gesticule. Rita ne comprend pas bien ce qu'il cherche à dire.

Lorsqu'il la prend par les épaules et la pousse un peu, Rita comprend que qu'elle doit s'asseoir sur l'une des deux chaises de la pièce.

Elle le fit avec empressement, car elle ne s'était pas assise depuis qu'elle avait quitté le manoir des Alvarao. Même dans le bus, elle n'y était pas parvenue. Elle se rendit compte que ses genoux lui faisaient mal ; ses chevilles, ses hanches, tout lui faisait mal. Et elle venait à peine d'arriver.

Elle reste dans l'expectative. Elle se sent fatiguée pour la première fois et commence à réfléchir à comment elle va faire pour dormir. Elle connaît par cœur les dimensions de la cabane et sait qu'il lui sera difficile de dormir tranquillement. Elle a faim, aussi pour la première fois depuis son arrivée et regrette déjà le réfrigérateur des Alvarao. Toujours bien plein, bien rangé. Que pourrait-il y avoir dans celui de son hôte. Elle se rend compte qu'elle ne l'a vu nulle part, alors que de là où elle est, elle peut voir tous les endroits possibles. Mieux vaut ne pas demander. Combien de temps pourrait-elle vivre sans

dormir et sans manger. Interrogations auxquelles seul un avenir proche pourrait répondre. Son esprit était assez embrouillé. Elle se sentait un peu désorientée.

Elle décide de recourir au contrôle mental. On lui a toujours dit qu'elle était très forte mentalement et ça doit être certainement vrai.

Elle respire profondément plusieurs fois et se concentre autant qu'elle peut. Elle imagine qu'elle est ailleurs. Elle se concentre sur les scènes et parvient à les ressentir réellement. Elle parvient à profiter du soleil des Caraïbes qui caresse sa peau. Elle n'est pas seule. Elle est avec son protecteur, le fils d'Alvarao, bien sûr.

Elle décide de rester dans cet état jusqu'à ce qu'on l'appelle au téléphone depuis le manoir et qu'elle puisse quitter la cabane.

Elle découvre rapidement qu'elle ne pourra pas tenir longtemps. Une odeur nauséabonde accompagnée d'une forte rafale de vent vient de l'atteindre, puis, la voix tonitruante du « piraña » qui entre comme Pancho dans sa maison.

-Y'a de la visite, dit Rolo.

La situation s'est rapidement dégradée, car d'autres personnages sont apparus derrière le Piraña. Au total, ils étaient quatre à hurler autour de la belle domestique.

Rita se lève d'un bond et les regarde d'un air provocateur, du haut de ses chaussures à plateforme qu'elle n'a pas encore enlevées. Il ne lui viendrait jamais à

l'idée de les enlever. Elle les calcule avec autorité, mépris et dégoût. Ce n'étaient que des visages familiers. D'un autre temps, celui qui ne leur a pas été favorable, car il les a mal éduqués et transformés en ces espèces de nains presque humains qu'ils sont devenus, maintenant.

Le temps n'est bon pour personne. Pas même avec lui-même.

Elle finit par sortir discrètement de la cabane. Elle aurait aimé claquer la porte, mais elle se dit que si elle l'avait fait, toute la baraque de merde se serait détruite et la situation serait devenue encore plus problématique.

A l'intérieur, une dispute éclate, pour laquelle elle est le butin, le ton monte, les nains s'échauffent. C'est la guerre de la fornication.

Elle sort une cigarette de quelque part et commence à fumer. Elle savoure ces caresses pour son humanité observée dans l'ombre.

Des yeux qui la désirent, qui donneraient immédiatement leur vie pour elle, qui restent invisibles, mais qui se font sentir.

-Même le chien qui me renifle veut me baiser, -pense-t-elle en faisant un O avec la fumée qu'elle expire et qu'elle regarde s'élever dans l'air.

Elle sourit.

Ça lui plait.

La situation inconfortable qu'elle est en train de vivre lui rappelle la première fois qu'elle avait été attentive à

l'école. Pour une raison quelconque, cela ne lui est jamais sorti de la tête.

La maîtresse commença à parler de la célébration de la Journée des femmes, la violence faite aux femmes et la maltraitance des enfants.

Elle n'a eu aucune difficulté à suivre l'exposé. En fait, elle l'a trouvé si intéressant que l'heure est passée très vite. Elle n'a même pas eu le temps d'exprimer une opinion. Le temps qu'elle s'en rende compte, il y avait déjà des parents qui attendaient à porte de la classe.

Comme la salle de classe n'avait pas vraiment de porte, elle communiquait directement avec le couloir menant vers la porte principale du bâtiment. Les personnes impatientes ou pressées frappaient avec la paume de leur main sur l'encadrement.

Elle s'est alors déconcentrée pendant un instant et s'est aperçue qu'elle pleurait. Elle était tellement prise par l'histoire qu'elle n'avait pas réalisé à quel point elle était émue et que les larmes coulaient.

Elle tourna les yeux du côté de la rue, attirée par le bruit et constata qu'il pleuvait abondamment, d'où l'insistance de certains parents pour récupérer leurs enfants.

Elle, personne ne venait la chercher. La maîtresse ne sourcilla même pas, elle était habituée à ce que ses horaires soient écourtés, mais elle était difficile à influencer.

Rita prit alors la difficile décision de lever la main. Une main qui lui semblait peser des tonnes. Combien de situations où elle n'était pas obligée de se contenir, comme elle venait de le découvrir dans l'exposé qui venait d'être fait.

Le courage a fini par l'emporter sur la peur et la honte.

De la même façon, pour des raisons différentes, plusieurs mains se sont levées. La sienne était sans aucun doute la plus urgente et la plus importante. Elle pria Dieu pour que la maîtresse la choisisse.

Elle remercia le ciel lorsqu'elle entendit :

-Oui, Rita, que veux-tu nous dire ?

Un poignard de feu lui prit à la gorge. Elle respira profondément.

Elle était prête à tout dire.

-Silence les enfants, votre camarade semble avoir quelque chose d'important à nous dire, soyez polis et respectez ses paroles.

-Vas-y, nous t'écoutons, Rita, l'encouragea-t-elle.

Elle vit dans les yeux de la maîtresse l'espoir du salut.

Elle s'efforça de rester calme. Elle était sûre que dès qu'elle aurait prononcé le premier mot, les autres viendraient en cascade.

Comme les larmes de ses yeux rouges et larmoyants brouillaient les images qui lui venaient à l'esprit, elle décida de se concentrer sur une seule.

La plus douloureuse, sans aucun doute.

Quand elle parvint à balbutier le premier son, la sonnerie retentit et tout se figea à nouveau et la lueur d'espoir s'éteignit.

-Très bien, c'est tout ce que nous obtiendrons, - déclara la maîtresse -Lundi, tu nous raconteras tout, Rita.

Elle commença à rassembler le peu de matériel qu'elle avait tout en reniflant. Le problème n'était pas qu'elle n'avait pas pu parler, mais plutôt qu'elle devait rentrer chez elle.

Quelle belle expérience que celle de l'avion. J'ai une anecdote formidable à raconter. C'est incroyable, cette situation extrême que j'ai vécue me donne envie de devenir une personne nouvelle, plus ouverte. Avec moins d'idées préconçues et changer certaines habitudes. Quand on mène une vie aussi intense que la mienne, il arrive parfois qu'on mette certaines choses de côté et ainsi, on finit par ne plus les voir. Inévitablement et indiscutablement, je suis millionnaire. Le nier reviendrait à essayer de cacher le soleil avec la paume de la main, mais c'est la vérité, je me sens plus ouvert. Je suis prêt à fouiner, à enquêter, à côtoyer un peu plus ces pauvres diables qui errent dans les couches inférieures de la société. Et c'est décidé, je ferai comme ça à l'avenir.

Je décroche le téléphone et compose le numéro. C'est le Gordo qui répond. Tout un personnage. C'est lui qui s'occupe de tout ce qui concerne les bagages à l'aéroport. Je vous la fait courte. C'est un gros filou qui me connaît depuis toujours. Je n'ai même pas besoin de le flatter pour qu'il me donne un coup de main. Ce type m'aime bien. Il m'admire. Il me demande de le retrouver dans le secteur 4G.

C'est par là que je me dirige. Sur le trajet, je croise des regards qui m'ont vu à la télé. Ils n'osent pas s'approcher. Je fais un balayage rapide et je vois peu de personnes attirantes pour le niveau auquel je suis habitué. La qualité est faible. Surtout les femmes. Combien de chirurgies et de kilos de silicone faudrait-il pour améliorer un peu les choses et faire remonter la moyenne dans ce lieu.

J'arrive enfin à l'endroit indiqué. Je cherche la porte qui indique « PRIVÉ ne pas entrer ». Je la trouve et j'entre.

Une secrétaire de direction m'attend, les seins à l'air et le regard lubrique.

Il y a du mieux.

Elle dit mon nom d'une voix empâtée, me fait signe. Je m'approche. Elle se frotte contre moi pendant qu'elle me donne des indications. Elle veut baiser.

Je ne suis pas là pour ça. Qu'elle reste sur sa faim. Elle est surprise par mon refus. Elle est fâchée.

La situation empire.

Elle marche en frappant bruyamment ses talons sur le sol.

Je la suis.

Nous entrons dans le bureau du patron. Là, au fond, derrière un bureau, sur un beau fauteuil, est assis le Gordo. C'est une amibe géante assise sur un rocher géant. Il tient un whisky dans une main et une cigarette dans l'autre. Ce fils de pute ne change pas. Il aimerait être

riche. C'est dommage, car il ne l'est pas. Loin de là. S'il l'était, il ne serait pas en train de travailler pour quelqu'un d'autre. Nous, les millionnaires, nous ne travaillons pas. D'autres le font pour nous.

-Tu aimes la fille que je t'ai envoyée ?

Elle va se placer à sa droite. Tout près. A portée de la main qui se glisse sous sa mini-jupe pour jouer avec sa fufoune. Comme par hasard, ses jambes s'écartent. Juste ce qu'il faut. Elle ne me quitte pas des yeux. Elle me défie. Le Gordo commence à s'exciter en la regardant. Il a envie de la baiser aussi fort qu'il le peut.

-Pas mal. Sept points ! -dis-je.

La situation empire encore.

La fille est à nouveau furieuse. Elle ne me regarde plus et son sourire a disparu.

-Apporte les bagages à notre ami, -ordonna le patron qui se leva avec difficulté pour me faire une accolade.

Moins de dix minutes plus tard, Sept Points apparaît, poussant un chariot avec toutes mes affaires. J'ai du mal à comprendre comment elle a fait compte tenu des turbulences et de l'agitation qui avaient eu lieu là-haut... Je ne fais aucun commentaire à ce sujet.

L'écran plasma, accroché derrière le fauteuil du Gordo, montre un flot ininterrompu de personnes grincheuses qui attendent la fin de la grève des bagagistes pour pouvoir rentrer chez elles. Finir le voyage. Pauvres gens. Pourquoi ne peuvent-ils pas être riches, nous, les

riches, nous avons toujours de la chance !?

Le Gordo me pose des questions sur le passé et aussi sur le présent. Il aime savoir. Je lui raconte. Je lui mens. Il est ébloui par mes aventures. Il m'envie. Mais pas de façon saine. Il n'a rien de sain en lui. Je lui raconte avec force détails la dernière anecdote que j'ai vécue. Il est ému. Fasciné.

-Tous au bord de la mort et toi, tu bois ces échantillons, me dit-il en me montrant son verre qui ne contient qu'une gorgée. Echantillons. C'est la seule chose qui lui soit venue à l'esprit. Le Gordo est comme ça.

-Mais je te le dis sérieusement, ça m'a fait réfléchir sur le sens de la vie. J'essaie de lui faire comprendre en parlant solennellement.

-Tout le monde pleure et toi tu têtes !

-Les valeurs Gordo. L'important, ce sont les valeurs.

-Quel fils de pute, Alvarao. Toi, t'es vraiment un crack.

Un crack.

C'est un dialogue de sourds.

Il but la dernière gorgée et fixa son verre. Les yeux vitreux à cause du manque de repos. Regard d'un singe aveugle.

Je lui retourne l'accolade. C'est comme si j'étreignais un flan. Je me retire. Sept points, détourne son visage dès que je passe devant elle. Je la remercie pour ses bons

offices.

Silence.

Je me fraye un chemin dans la foule qui remplit l'aéroport. J'avance en regardant avec quatre yeux, comme certains disent. Comme je ne l'avais jamais fait auparavant. Je découvre des choses dont je n'aurais jamais imaginé l'existence. C'est bien d'être attentif dans la vie.

Le chauffeur de l'Audi qui m'attend sur le parking reste figé quand je lui fais savoir que je ne rentrerai pas avec lui. C'est moi-même qui range ma valise dans le coffre. Il n'ose pas me contredire ni ajouter quoi que ce soit. À la façon dont il me regarde, il doit supposer que je suis drogué.

Je prends un selfie.

Je fais tout ça sous l'œil attentif du chauffeur. La prochaine fois je chercherai un noir. Je le télécharge sur Instagram. Les réactions se font immédiatement.

Je l'interroge sur les avantages et le fonctionnement des transports publics. Ses commentaires ne sont pas encourageants.

Il n'arrive pas à croire que je lui parle sérieusement.

Je lui demande de m'indiquer les itinéraires et les combinaisons de cette chose que les pauvres semblent si bien gérer, « le métro », comme ils l'appellent.

Il sort un carnet de notes et prend plusieurs notes. Il me le tend. Je le lis. Je le comprends à moitié.

-Voilà, chef, très simple. -dit-il, pas tout à fait convaincu.

Il me tend un sachet en nylon plein de pièces qui semblent appartenir à une collection préhistorique. Je les regarde, les soupèse plusieurs fois. Je suis surpris de voir à quel point elles sont lourdes, je les remets dans le sachet que je garde dans ma main droite.

-Ce sont des pièces de monnaie, -dit-il.

-Oui, ce sont des pièces de monnaie, confirmai-je au chauffeur, qui n'avait pas l'air dans son assiette, d'une manière que je ne lui connaissais pas. C'est peut-être lui qui se drogue.

-Acceptez cette petite monnaie pour vous déplacer.

-Bien sûr. Je l'accepte et vous remercie. Soyez tranquille. Je rumine le mot qu'il vient de répéter « petite monnaie ».

Joli mot.

Avant qu'il n'exécute l'ordre, je lui tourne le dos et je pars à l'aventure. Je lis les instructions pour « prendre le métro ». Je mets le sachet dans la poche droite de mon pantalon. Bien que ça semble incroyable, je trouve pénible, à cause du poids, de bouger ma jambe de ce côté-là. Au fur et à mesure que j'avance, les pièces se mettent en place, d'elles-mêmes, elles s'installent. Elles terminent leur voyage enfouies au fond de la poche, se frottant à moitié sur ma cuisse et à moitié sur mes bijoux de famille. Ça m'excite un peu. Ainsi se forme une bosse

pornographique que j'exhibe sans pudeur ni honte. Je le fais même avec fierté. Je reste le centre de tous les regards. Mais maintenant, c'est ma bosse qu'ils regardent, pas mon visage. Je me laisse voir. Je me montre désirable, convoité, inatteignable. L'image que je renvoie est tellement exagérée que, pendant quelques instants, je pense qu'une vieille femme puritaine est sur le point d'appeler la police.

Un gamin pointe son doigt vers moi et, par la même occasion, avise sa mère de ce qu'elle est en train de manquer.

Elle me regarde.

Elle met sa main devant sa bouche. Elle ne peut pas le croire. Ce qu'elle voit en ce moment est la meilleure chose qui lui soit arrivée. Je suis la meilleure chose qui lui soit arrivée dans sa vie. Elle est choquée, au bord de l'évanouissement.

Je l'effleure subtilement de mon épaule.

Elle frémit.

Elle tourne la tête et me suit des yeux. Elle attend.

Elle prie pour un miracle.

Mais il n'y a sans doute pas pire moment dans la vie pour espérer un miracle que celui-ci. Les miracles me font un peu penser aux Esquimaux. Ne me demandez pas pourquoi.

Je continue mon chemin. Pas de miracle. Fin de

l'histoire pour la dame et son petit garçon.

Je marche au milieu de la masse de gens. Je laisse mon instinct me guider vers le côté où l'on monte dans le train électrique, ou le métro, comme l'appellent les pauvres. J'ai toujours fait confiance à mon instinct. J'ai le temps et je peux l'utiliser à ma guise. En effet, après quelques secondes, j'arrive sur une plateforme où il y a de nombreuses personnes qui attendent et dont le bout se termine avec ce qui ressemble à un petit kiosque émergeant comme un champignon au milieu de la montagne. Également au bout de la plateforme, un panneau lumineux en lettres rouges sur fond blanc indique que je suis à l'endroit que je cherchais. Train électrique, c'est écrit et il y a une flèche. Je regarde tout avant de me placer. Entre-temps, six ou sept personnes me dépassent. La file d'attente a beau être longue, elle avance vite. Je fais quelques pas et décide d'attendre.

Je regarde les visages de ceux qui m'entourent et j'essaie de deviner leurs histoires. J'imagine que la plupart d'entre elles sont lourdes et tragiques. C'est ce qu'ils transmettent dans leur communication gestuelle. Ceux que je plains le plus sont ceux qui se déplacent avec des poussettes pour bébés. Dans la plupart des cas, ce sont des femmes, mais il y a aussi des hommes, les plus malchanceux. Avoir un enfant doit être la pire chose qui puisse t'arriver dans la vie.

Je me rends compte que je détonne parmi la foule qui m'entoure. Ils sont coude à coude. Ils me reconnaissent.

Sans doute grâce à la télévision ou à ces magazines people qui ne se lassent pas d'inventer des romances inutiles entre moi et les starlettes à la mode des telenovelas. J'en ai marre d'être admiré (c'est faux).

La rangée unique que nous formions finit par se répartir sur les cinq points de vente. Ce sont les « guichets ». La procédure semble très simple (j'aime ce mot). Mécanique. Personne ne dit rien à l'employé qui se trouve à l'intérieur du guichet. Je me demande combien coûtera le billet et je n'ai pas de réponse. Alors que je commence à m'habituer aux odeurs qui m'entourent, c'est moi qui vais devoir choisir le guichet. J'hésite un instant. Je ne pense pas que cela ait duré plus d'une seconde.

-Dépêche-toi, abruti !

On entend derrière.

Une seconde de plus et ils sont deux, puis trois, qui comme un tourbillon me dépassent et se dépêchent pour être les premiers.

Pourquoi courent-ils ? C'est le problème des pauvres. À force de courir, ils arrivent fatigués partout et sont inutiles.

Si j'avais un doute sur le destinataire de l'insulte que je venais d'entendre, les actions de mes pairs l'ont dissipé.

Dans un acte de courage et de bravoure, je m'avance vers le guichet qui s'est libéré. Je me retrouve face à une dame très blonde et pâle qui attend. Quatre barreaux nous séparent. Si je la prenais en photo à ce moment précis,

chacun penserait qu'il s'agit du portrait d'une jeune fille emprisonnée à perpétuité. Elle transmet un sentiment de désarroi éternel. Drôle de façon de passer sa vie.

-Bonjour, dis-je pour briser la glace et voir si je peux changer un peu son visage.

Pas de réponse.

Silence inconfortable.

Je me rappelle de la monnaie que le chauffeur m'a donnée dans le parking. Il est temps de l'utiliser. J'enfonce profondément ma main dans ma poche. La manœuvre que je dois effectuer est d'une complexité qu'il est difficile de deviner avant de la réaliser.

Ma main transpire. Le sac transpire et colle à la main, la main colle à l'intérieur de la poche du pantalon et la difficulté de terminer la tâche augmente. Après une lutte acharnée, je parviens à placer le paquet de pièces dans mon poing. Je tire de toutes mes forces restantes. Je parviens à mon but. J'y parviens toujours. Je tends ma richesse à l'employée qui prend le paquet et me regarde.

Un autre singe aveugle me regarde.

Il doit me prendre pour un taré. Un handicapé.

Ça fait combien d'années qu'elle n'a pas quitté sa cabine ?

Elle m'a rendu très peu de monnaie sur ce que je lui avais donné, et en plus elle a gardé le sac. Je n'avais pas envie de me battre avec une personne muette et je le lui ai laissé. Elle en a peut-être besoin pour mettre le pain

qu'elle ramènera chez elle. Je me demande si cette cabine n'est pas sa maison. Je suis très heureux de moi-même d'avoir accompli un autre acte altruiste.

En plus de la monnaie, elle a ajouté un papier sur lequel est écrit « Ticket ». Je commence à suivre les flèches qui indiquent l'endroit où se trouvent les trains. La marée humaine ne donne pas beaucoup de choix de destinations. La marée humaine ne laisse pas beaucoup de choix quant aux destinations. Littéralement, si vous restez immobile, vous êtes porté dans cette direction. En bas des marches. Sans crier gare, le train apparaît. Au début, c'est une lumière chaude et faible qui sort de l'obscurité du tunnel des voies. Peu à peu, la lumière grandit. La vitesse du train ralentit. Il s'arrête à mes pieds après un dernier éclair de lumière.

Le niveau de politesse dans ces profondeurs est très bas. Je n'ai pas d'autre choix que de me frayer un chemin dans la foule. Après avoir lutté, je me retrouve à l'intérieur du wagon. Il semble que beaucoup n'aient pas réussi et soient restés à l'extérieur, sur le quai encore bondé.

Le train démarre. Comme je n'ai pas pu m'asseoir, je dois m'accrocher aux poignées suspendues au plafond. De toute façon, j'ai du mal à rester droit. Je vacille comme un drapeau dans un tourbillon. Je suis comme un ivrogne qui lutte pour garder sa dignité en public.

L'odeur dégagée par la combustion de la machine, mêlée à celle dégagée par les passagers, forme une masse

uniforme et désagréable. C'est un air lourd et toxique qui pénètre dans mon système respiratoire, laissant des traces au passage. C'est comme respirer du sable.

De temps en temps, disons toutes les huit ou dix minutes, nous nous arrêtons. Les portes s'ouvrent. Des gens sortent, d'autres montent. Je bouge un peu les jambes et je change de main sur la poignée. La main qui vient de travailler porte des marques sur la paume et est d'une couleur différente du reste de mon corps. Les taches blanches que je remarque sont plus blanches que jamais. Elles palpitent. Ça me rappelle que je dois consulter un médecin. Mon ami le médecin.

Des personnages apparaissent pour vendre des choses dont je ne comprends pas l'utilité. Je ne comprends pas non plus la plupart des mots qu'ils crient, tout en continuant leur pèlerinage. Puis ils disparaissent rapidement dans la masse des voyageurs. Presque personne n'achète quoi que ce soit. Je suis très heureux qu'ils travaillent. Peut-être que s'ils font des efforts et s'ils ont de la chance, ils pourront quitter l'endroit humiliant où ils survivent.

Soudain, un garçon d'environ sept ans apparaît, un bouquet d'œillets à la main. Il les distribue un par un aux passants. J'ai trouvé que c'était un beau geste de la part de l'enfant. Je suis frappé par le fait que la plupart des gens ne veulent pas les recevoir.

Je ne peux pas le croire. S'il y a une chose que je déteste, ce sont bien les discriminateurs et les rancuniers.

Comment peuvent-ils ne pas accepter le don d'un enfant.
Pourquoi le mépriser à ce point.

Lorsqu'il se tient devant moi, je n'hésite pas à le saisir. Il me regarde.

-Merci, lui dis-je.

Il continue de me regarder.

-Merci", je lui répète, presque en criant pour qu'il m'entende. J'ai peut-être parlé trop doucement avant. Le bruit constant du métro l'a probablement empêché de m'entendre.

Son regard devient froid. Percant. Les yeux blancs. La situation devient interminable.

Je me demande ce qu'il attend.

Il s'approche si près de moi qu'il me touche presque. D'un seul mouvement, son pied droit prend de l'élan et me donne un coup de pied violent dans le mollet gauche. Bien décidé à ne pas lâcher la poignée, je lâche l'œillet et porte ma main libre à l'endroit de l'attaque. Le gonflement est immédiat. Mon mollet palpite et l'œillet tombe lentement dans le vide. Avant qu'il ne touche le sol, le garçon l'attrape, se retourne et s'enfuit vers le wagon de devant.

Je me retrouve en équilibre précaire et dans une position peu orthodoxe. Ma main droite continue d'agripper la poignée suspendue au plafond. La main gauche frotte la zone douloureuse, la jambe fléchie. On aurait dit qu'il attendait d'entrer en jeu pour remplacer le

numéro neuf local, blessé par un coup de pied brutal au mollet gauche.

Les oscillations se poursuivent.

Un sadique en profite pour me coller son paquet sur les fesses.

Je me redresse. J'essaie de trouver une position plus digne. Un chœur de rires me fait savoir que je suis dans un endroit hostile. Quand je tourne la tête, je vois sa moustache blonde qui se réjouit de la manœuvre qu'il continue de m'infliger. Il côtoie d'autres spécimens qui lui ressemblent. Je remarque sa virilité imposante, bestiale.

Le train s'arrête. Il est temps de descendre à je ne sais où. Je m'entremêle à je ne sais qui. J'avance avec difficultés et douleur.

Je les laisse poursuivre leur misérable vie. Et ils s'éloignent, les enfoirés. Parce que tous ceux qui ont voyagé, voyagent ou voyageront dans le métro à un moment ou à un autre de leur vie sont une bande de fils de putes.

Il semble que quelqu'un ait renversé le contenu de la tasse sur la table en formica. Ce doit être le chat.

La vieille Dame noire examine attentivement l'endroit. Elle fouille les recoins habituels, mais rien. L'animal est introuvable.

-Ça ne peut pas être les mouches. D'ailleurs, elles savent bien pourquoi elles ne peuvent pas et ne doivent pas entrer ici. Elles sont intelligentes et respectueuses. L'un des insectes les plus respectueux que la nature n'ait jamais créé. Elles comprennent. Et puis, moi qui suis dans un quartier riche, entourée uniquement de riches, on ne peut pas s'attendre à une intrusion de ce genre. Si j'attrape le chat, je le forcerai à utiliser une autre vie.

Comme la maison était restée fermée toute la journée, un froid humide venant des murs envahit l'atmosphère. L'air est lourd. Épais. Elle décide d'aller se coucher sans plus attendre. La lueur fournie par la veilleuse qu'elle garde allumée et qui reste toujours à côté de la porte d'entrée, lui suffit pour avancer sans difficulté. Plus loin, la télé prend le relais. Elle s'arrête d'abord aux toilettes, puis continue vers sa chambre. Là, oui, l'obscurité est totale. L'unique fenêtre a un store mais il est cassé. La saleté accumulée dans les fissures a fini par l'immobiliser définitivement. Il est devenu infranchissable pour toute

particule de lumière qui oserait essayer. De temps en temps, comme dans le cas présent, elle se rappelle que la courroie s'est arrachée, il y a longtemps. Que c'était un dimanche, car l'un de ses fils était venu lui rendre visite. Qu'au vu du désagrément, il lui avait promis de venir la réparer le lendemain parce qu'il ne pouvait pas le faire à ce moment-là parce que les quincailleries étaient fermées. Il lui a dit de ne pas s'inquiéter, qu'il résoudrait le problème, comme promis. Mais tout cela semble s'être passé à une autre époque. Dans une autre vie. La vie dans laquelle ses enfants devaient venir la saluer.

Après, c'était à cause de la météo.

Et l'obscurité était devenue permanente.

Maintenant, chaque fois qu'il y a quelqu'un qui vient, c'est le lundi. Le mardi au plus tard. Pour lui demander si elle a reçu sa pension. Finalement, elle se rend compte qu'elle est dans une situation très similaire à celle de son amie, ou la même, ou pire.

La vieille Dame noire sait qu'elle est pauvre, comme elle l'a été toute sa vie. Mais elle pense que Mabel est sur le point de cesser d'être pauvre et c'est là que réside leur différence, cet abîme qui les sépare et ne les réunira probablement jamais plus.

Elle est très habile dans l'obscurité. Il serait impossible pour une personne non entraînée d'effectuer les mêmes mouvements qu'elle réalise si naturellement.

Elle s'assoit d'abord sur le bord du lit, puis laisse sa tête s'effondrer sur l'oreiller. Soudain, un hurlement

déchire la nuit. La vieille Dame noire sursaute et sourit en même temps.

-Saloperie de chat ! Ça t'apprendra à venir lécher les choses que je laisse sur la table !

L'animal tente de s'échapper de la situation inconfortable et douloureuse. Les mains fortes et rapides de la propriétaire ne lui laissent aucune chance, le piège est mortel. Le combat sera de courte durée. Il s'épuise rapidement. Il sait d'avance qu'il est perdu. Il se calme et c'est la meilleure chose qu'il puisse faire à ce moment-là.

Une fois revenue dans sa chambre avec le chat, la vieille Dame noire décide d'enlever quelques-uns de ses vêtements. Quelques-uns seulement. Il n'est pas nécessaire d'attraper froid non plus. Une fois dans son lit, elle commence à sentir la chaleur que lui transmet l'animal. Les ronronnements qu'il émet lui indiquent que le combat a cessé de son côté. Qu'ils ont fait la paix et qu'il n'y a plus d'amertume. Elle le caresse sans tendresse et le son qu'il émet est semblable à celui d'un moteur en marche.

Les odeurs provenant du côté de la tête de la Vieille Dame noire attirent l'attention de l'animal qui s'étire comme il peut. Il s'étale sur elle, posant sa tête entre les seins de la vieille, qu'il utilise comme coussin pour s'endormir plus détendu.

La vieille pense « Je n'ai pas couché avec quelqu'un depuis longtemps. Avec le temps, ça devient de plus en plus difficile.

Pudique.

Avec Mario, on se connaît depuis quelques mois. Le processus est lent et un peu artificiel. Nous avons tous deux changé. Il y a de longs moments d'absence.

Gênants.

Il y a du respect de part et d'autre et des non-dits. Je pense que c'est un avantage. De cette façon, nous pouvons imaginer avec qui nous sommes.

S'améliorer.

Nous sommes loin d'être parfaits l'un pour l'autre. Au moins, nous parvenons à être ensemble, à discuter avec un être de notre espèce. Une coexistence neutre sans beaucoup de nuances définies. Au moins, nous évitons pour un temps le téléviseur avec son changement constant de chaînes et les somnifères.

À un moment donné, nous avons quitté le bar où nous nous trouvions et j'ai accepté d'aller chez lui. Plus pour en finir avec ce rendez-vous et me rapprocher un peu de chez moi que par pur intérêt sexuel, disons-le comme ça. Je sais que je suis grosse comme une barrique et que j'ai du mal à marcher.

Nous arrivons.

Nous entrons.

Il y a une odeur d'enfermement, une odeur de pisse de chat. Le désordre est similaire à un champ de bataille. Mais c'est tempéré et c'est bien.

Mario a l'air nerveux.

Il balbutie.

Je le suis jusqu'à ce qui semble être le salon. Nous ne parlons pas. D'un seul geste, il enlève tous ses vêtements, on dirait un tour de magie. Je regarde son sexe. Je ne me souvenais plus très bien à quoi il ressemblait et j'en ai rencontré de toutes sortes. On dirait un ver blanc et visqueux, pas un organe humain qui donne du plaisir. Je ne sais pas comment, je me retrouve aussi toute nue. Je m'allonge sur le lit. Il s'allonge sur moi. Le contact avec son corps m'apporte une certaine chaleur. Il cherche le trou presque atrophié. Il a du mal. Il pousse jusqu'à ce que ça entre.

J'aime ça.

-Regarde, il pleut, profite bien, -dit-il- et commence à bouger.

Il fait des efforts. Tous les muscles de son corps se raidissent.

Je ferme les yeux parfois et je ne ressens plus aucun chatouillement, mais j'ai l'impression qu'on me tient avec un pied de biche.

La situation me fait partir dans mes souvenirs... Je vois la main de mon premier enfant qui tente de s'agripper à la mienne avant que le courant ne l'emporte pour toujours. La crue était inhabituelle et inattendue. Le ruisseau où nous pêchions au soleil et nous baignions pendant l'été était devenu meurtrier...

J'attends, je me sens seule. Je patiente. Jusqu'à ce que ça passe. Mario termine et se couche sur le côté.

-Toi aussi, tu aimes la pluie, me demande-t-il, la voix étouffée, comme un animal blessé qui a du mal à respirer.

Je réfléchis un instant avant de lui répondre, lui expliquer ou le l'envoyer balader et à lui parler d'un sujet très délicat.

Alors que je m'apprête à le faire, je le regarde et constate qu'il s'est endormi.

-Vieux branleur.

Je me lève en m'habillant. Je le regarde une fois de plus pour contempler ce que le silence du temps a fait à son corps. Je repense qu'il n'y a aucun doute, que le temps est mauvais. Mauvais même pour lui-même. Et je ne comprends toujours pas comment il a réussi à m'enlever autant de vêtements d'un seul mouvement.

Entre deux discussions, la vieille Dame noire hoche la tête. Elle est perdue dans ses rêveries. Une agréable obscurité la recouvre et la calme.

Une fois de plus, le temps s'obstine à la déranger et au bout de quelques instants, ce n'est plus le calme qui règne, mais un ensemble de grondements venant du côté de la rue. Elle oscille et son compagnon de rêve se plaint des secousses.

-Impossible de bien dormir avec autant de conneries dans la tête", dit-elle à voix haute.

Au moment où elle prononce le mot « conneries », elle perçoit une odeur aigre qui monte comme de la poussière avec le mouvement des couvertures et lui arrive au nez en un fil de pourriture tiède. Elle ne sait pas vraiment si c'est

elle ou le chat qui est responsable. Son instinct la pousse à accuser la bestiole, mais il la pousse aussi à se redresser et à s'asseoir contre le mur. Elle comprend qu'elle n'en peut plus. Qu'il va lui arriver quelque chose. Et ce n'est pas ce vieux clou qui sort d'entre les briques et se plante dans les vêtements qui lui servent de chemise de nuit.

-Quelle galère !

Mille fois, elle a pensé à le sortir de cet endroit ou à accrocher une petite image de la Vierge de Guadalupe qu'elle garde quelque part, mais elle ne sait plus où. Parfois, elle oublie certaines choses.

Le prochain mouvement qu'elle fera déchirera le tissu, usé par le temps.

L'odeur, qui est loin de disparaître, lui donne envie de vomir et l'oblige à agir vite si elle ne veut pas que les choses se compliquent un peu plus. Veut-elle vraiment éviter l'accident qui s'annonce ?

Elle réfléchit et décide de répondre à l'appel de son corps. Elle n'est pas convaincue d'avoir pris la meilleure décision. Elle sait que si elle retourne au lit, elle aura du mal à se réchauffer.

Cependant, le pire n'est pas encore arrivé.

Elle va aux toilettes sans avoir à marcher à l'aveuglette le long des murs. Lorsqu'elle s'assoit sur les toilettes, la céramique lui donne des frissons. D'un seul coup un liquide s'écoule de ses entrailles et semble inépuisable. Elle n'a pas le moindre papier à porter main, ni même une serviette qu'elle a mis à sécher dehors. Elle transpire.

Elle pensa : Je savais bien qu'avec cette odeur d'encens et cette atmosphère de sorcellerie chez Mabel, j'allais finir par m'empoisonner. Heureusement, je n'ai pas mangé de poulet. Si je l'avais fait, je serais aussi en train de vomir.

Au bout d'un moment, ça se calme. Il doit maintenant s'atteler à la tâche difficile de trouver quelque chose pour se nettoyer. Elle n'a pris aucune précaution, car à aucun moment elle ne s'attendait à se retrouver dans une telle situation à trois heures du matin.

La vieille Dame noire fait partie de ces personnes qui ne sortent que très rarement de leur lit la nuit. Elle est donc quelque peu déconcertée. Mais elle comprend qu'elle n'a pas d'autre choix que d'aller à la cuisine pour chercher une solution alternative. Et c'est ce qu'elle fait.

Le déplacement devient difficile avec la culotte à moitié baissée. Néanmoins, elle parvient à avancer. D'abord un pas, puis un autre. Le couloir, bien que familier, devient long. Sans fin. Elle ne sait pas si c'est une sensation ou si elle entend réellement le bruit d'un groupe de mouches volant au-dessus de sa tête. Des mouches vertes. Celles qui ont la taille d'une abeille. Je ne le permettrais pas. La mouche est un signe indubitable de marginalité. Et elle n'est marginale en aucune façon.

Elle est pauvre. Oui, pauvre.

Je me sens un peu étourdi, mais je résiste. J'applique les techniques de yoga que Patricio m'a enseignées. L'instructeur le plus réputé d'Amérique du Sud. Je vois à quel point les gens sont désespérés. Ils vont et viennent. Je ressens de la pitié pour eux. Ça ne fait aucun doute qu'ils ne savent pas vivre. La solution pour la plupart d'entre eux aurait été : de pas être nés, ou d'être morts, dans le pire des cas. Quoi qu'il en soit, je continue. Je décide d'aller quelque part et j'y vais. Je retourne me mélanger avec les gens. Je suis un de plus. Comme les autres. Normal. Je suis le flux, cherchant le même chemin. Le leur.

Je passe en revue ce que j'ai vécu ces dernières heures. Je suis étonné de voir tout ce que l'on peut faire en soixante-douze heures environ si l'on a l'argent pour le faire, bien sûr, parce que sinon, on est cuit.

J'en tire une conclusion importante. J'ai grandi en tant qu'être humain. Je ne suis plus seulement un joli visage et un millionnaire qui s'affiche sur les magazines de mode. Je suis plus, beaucoup plus.

Je m'arrête devant le panneau accroché au mur, juste à côté de l'escalier qui te fait sortir des profondeurs du monde où règne le métro et te ramène à la surface. Je

regarde le plan pour m'orienter. Je suis près du zoo. Je décide de sortir à la surface. Je pense que c'est assez pour aujourd'hui. Je me sens un peu fatigué et j'ai mal au mollet.

Le soleil est radieux, la journée est magnifique. Je marche en direction de chez moi, même si la distance est exagérée. Je sens une odeur de barbecue. Je trouve complètement fou que quelqu'un fasse griller des chorizos sur le trottoir. Mais en même temps, ça m'amuse. Ce qui attire le plus mon attention au fur et à mesure que j'avance, ce sont les odeurs. Nombreuses et toutes différentes. De toutes les espèces. Et pourtant, je n'ai pas un odorat très développé. En tout cas, ça m'a donné faim. Très faim. Je décide d'accélérer le pas. Je fais quelques pâtés de maisons. Je fais un détour, par une rue encore plus fréquentée. Ça m'arrange bien, de toute façon, c'est un raccourci. J'avance à grands quand tout à coup je m'arrête net. Non, je ne rêve pas... Ce SDF est en train de faire caca au milieu du trottoir, près des commerces...

Etonnamment, personne ne semble le remarquer. Les gens vont et viennent aveuglément, l'esprit plongé dans leurs propres affaires. Diabolisés. Robotisés.

Je me fraye un chemin jusqu'à environ deux mètres plus loin. Personne ne me calcule non plus. L'odeur est nauséabonde. Lorsqu'il s'aperçoit que je le regarde, le clochard tente de dissimuler sa production. D'abord, il s'accroupit, mais ne tient pas la position et finalement,

tombe assis dessus...Il a l'air très fatigué. Ses vêtements sont dégueulasses. Il est Maigre. Malade.

Le voilà assis dans sa flaque puante. Le liquide s'écoule à travers les rainures du trottoir, pour terminer dans le caniveau. Il me regarde d'un air suppliant. Sans doute veut-il que j'aille voir ailleurs, comme tout le monde.

Je fais un pas en avant, mais l'odeur m'arrête.

Je lui lance le regard le plus méprisant possible et il se met à pleurer. Le peu d'humanité qu'il lui reste pleure et je le regarde.

Il se méprend sur mes intentions. Je n'ai jamais voulu le faire pleurer. J'aimerais pouvoir lui expliquer à quel point j'ai changé ces derniers temps, mais je n'ai pas le temps et le temps, c'est de l'argent.

Parce que je suis aussi un être humain, je prends une grande respiration, je me penche et je lui tends la main. Ses larmes cessent de couler. Apparemment, il se méprend à nouveau sur mes intentions.

J'approche ma main et, avec mon pouce et mon index, je saisis rapidement le billet qui dépasse de sa poche. Il est rouge brique. Il y a un dix dessus. Il ne doit pas servir à acheter grand-chose.

Puis, je fais comme tout le monde, je m'en vais.

J'entre dans un bar. Un des plus chers. Je commande un bon whisky. Je prends un selfie et le commente pour mes fans avec la légende « de retour ». Je le télécharge. J'appelle le chauffeur. Je lui donne l'adresse et lui

demande d'être à la porte du bar quand j'aurai fini mon deuxième verre. Sinon, je vais devenir très nerveux. Très nerveux. Je le préviens.

Un endroit distingué. C'est ce dont j'avais besoin. C'est bien de se mélanger un peu avec les classes inférieures, mais sans exagérer. La climatisation me ramène à la bonne température. Le parfum de marque importé qui recouvre ma peau s'estompe peu à peu. Je savoure déjà les massages que Rita va me faire, elle va me dorloter. Qu'elles sont douces les mains de cette domestique ! Et quelle poitrine, et je ne parle pas du reste. Elle est vraiment bien faite. Il faut en profiter avant qu'elle ne s'effondre et qu'on doive la mettre au rebut. Elle a aussi bon caractère, ce qui ne gâche rien.

Je pense qu'il n'est pas conseillé de prendre autant de « bains de rue » d'un seul coup. Je vais demander au médecin pendant la semaine. Peut-être que je vais me laisser tenter.

Jolis les whiskies « haut de gamme », importés, exclusifs pour les millionnaires comme moi. Que penserait le clochard si je lui en offrais un ? Je ne pense pas qu'il soit capable d'apprécier. Ce type de personnes ne distinguent plus rien. J'ai attrapé le billet à son insu, il doit être bourré de microbes. Ça la fiche mal en comparaison avec des deux cents que j'ai laissé comme pourboire à la connasse qui apporte les verres. Mais bon, c'est fait. Tout ça pour être plus ouvert et avoir moins de préjugés envers le reste de l'humanité. Pour socialiser un

peu, rien de plus.

Le chauffeur et la Mercedes étaient au bon endroit au bon moment. Bien qu'ils connaissent le fils d'Alvarao depuis longtemps, le chauffeur le regarde comme si c'était la première fois. Il ne le connaît pas sous sa nouvelle apparence. L'admiration qu'il lui porte est mêlée d'une sorte de crainte révérencielle nouvelle pour lui. Il est hésitant et dans l'expectative.

Le fils d'Alvarao s'aperçoit immédiatement de cette situation et en profite. Il fait une série de farces au chauffeur, qui est déconcerté. Ça ne fait aucun doute qu'il le regarde avec une réelle crainte. Tandis que l'autre s'amuse et l'humilie un peu.

-Directement au manoir, -donna-t-il comme ordre au chauffeur qui l'attendait- J'ai beaucoup de choses à faire et beaucoup de temps à rattraper. La vie est la vie et elle est faite pour être appréciée. Heureusement pour nous, millionnaires, c'est tous les jours dimanche.

Le chauffeur suit ses mouvements dans le rétroviseur et fait semblant de rire. Mais il ne rit pas ou alors ça ne sort pas. En fait, il n'y arrive pas. Il rougit. Il devient rouge. Très rouge.

Aussi loin que je me souviene, j'ai toujours lutté pour être pauvre. Grâce au Dieu qui éclaire mon chemin, j'y suis arrivée. Bien sûr, je ne dois pas me reposer sur mes lauriers pour maintenir cet acquis, je le sais. Mais parfois, j'ai envie de l'expliquer aux gens. Parce que les gens, sont tous tellement bêtes qu'ils ne se rendent compte de rien. Ou de presque rien. Ou plutôt, ils font attention seulement à ce qui les arrange et le reste de ce qui se passe autour d'eux ne les intéresse pas. Je pense que c'est en partie ce qui m'arrive avec Mabel depuis un certain temps. Je remarque qu'elle est résignée, comme si elle luttait pour devenir marginale. Elle, qui était si impliquée autrefois, elle me manque vraiment. On dirait qu'on lui a lavé le cerveau. Je sais bien comment elle était, je la connais depuis longtemps ; elle a toujours été ma meilleure amie.

Être pauvre, c'est un milliard de fois mieux qu'être marginal. Être marginal, c'est cesser de croire, d'espérer, de se battre. C'est avancer sa mort pour tout abandonner et générer au plus profond de son être un : « Je me fous de tout ». Et quand je dis tout, je veux dire TOUT. Vivre ou mourir, ça revient au même. Tuer ou survivre.

On n'attache plus aucune importance d'être allongée, ivre, sur un lit sale, qui pue et où les mouches viennent te marcher dessus.

La mouche, d'abord, elle étudie. C'est un animal très méticuleux et intelligent. Elle t'observe pour tirer profit de la situation et elle le fait. Elle n'a aucun problème à se nourrir de ce que tu rejettes. Elle sait que tu es un cadeau. En un mot, la mouche te manipule. Elle finira par partir à la recherche de ce qu'elle a envie de manger quoi qu'il arrive. Elle est confiante. Elle a déjà compris que tu es marginal. Que tu ne te soucies plus de rien que tu ne feras pas le geste pour la repousser, encore moins la tuer. Tu n'en as plus envie, tu ne tues plus. Tu ne feras rien de tout ça, parce que pour toi, rien n'a plus de sens. Tout restera pareil. Demain et toujours.

Ma vieille a vécu et vit la majeure partie de sa vie comme une personne marginalisée. Je lui ai souvent expliqué les avantages d'être un peu mieux lotie. Je l'ai toujours fait avec l'exemple de la mouche, qui me semble facile à comprendre, mais pour elle, il n'y a rien de facile à comprendre. Ma vieille est une personne qui ne comprend pas. Elle ne comprend jamais. Si tu l'envoies acheter des nouilles, elle ne comprend pas. Si tu l'envoies chercher de l'eau au seul robinet du quartier qui se trouve à environ trois pâtés de maisons de chez elle, elle ne comprend pas. Tu dois la prendre par la main et lui montrer, lui expliquer, mais c'est une perte de temps, car le lendemain si tu lui redemandes, elle ne comprendra

pas. C'est comme si tu parlais de quelque chose qui ne s'est jamais produit. Laisse tomber si tu veux l'envoyer chez le chinois, elle finira par ressembler à une chinoise qui ne comprend rien.

Tout ce que ma mère sait faire, c'est demander. Elle le fait sans discernement. Elle veut tout et rien à la fois. Si on lui donne à manger dans la rue, elle mange. Si on lui donne de l'eau ou un soda, elle boit. Mais si on lui donne de l'argent, elle le regarde fixement. Elle ne comprend pas. Parfois, elle le met dans sa poche comme par réflexe. Pour le redemander la main vide. Mais la plupart du temps, elle finit par froisser le billet et le jeter par terre, ou bien elle le perd.

Il m'arrive de l'observer et ne pas croire qu'elle soit aussi âgée. Malgré tout, elle reste jeune.

Dans ces cas-là, ce n'est pas que la vie ne te donne pas de seconde chance ; la vie est une telle salope qu'elle ne te donne même pas la première.

Une fois, lorsque j'étais plus jeune, j'ai eu l'impression qu'elle avait compris. Elle avait commencé à travailler comme domestique chez une dame très âgée. Elle s'occupait des tâches ménagères de base dans une petite maison d'un quartier modeste. Elle était très peu payée, voire pas du tout. Au moins, le travail la maintenait alerte, plus ou bien rangée, mais au bout d'un certain temps, elle s'est méchamment disputée et a dû partir. La femme s'est plainte qu'elle ne comprenait pas les ordres qu'elle lui donnait. Je suis sûr qu'elle avait

raison. Elle a été licenciée.

Entre-temps, elle s'est mise en couple avec un jardinier qui s'occupait du jardin de la dame. Comme l'homme n'avait pas de maison, elle l'a invité à vivre avec nous dans la cabane du village. Les deux premières semaines, les choses se sont plus ou moins bien passées, mais avec l'habitude, l'homme a commencé à se sentir plus à l'aise, comme s'il était « chez lui ». Lorsqu'il picolait, il devenait violent, surtout avec ma sœur aînée. Celle qui ne se laissait pas faire quand il voulait la sauter. C'est vite devenu une habitude et tout est parti en vrille.

Ma vieille, comme toujours, ne comprenait pas ce qui n'allait pas avec le jardinier et ne lui disait rien. Un jour, il a fini par s'en prendre à elle et l'a rouée de coups. Elle s'est mise à saigner de partout. Du mieux que nous pouvions, nous l'avons emmenée au centre de santé du quartier. Ils la laissèrent pendant deux jours sur une civière, comme un steak sur un grill. Quand elle s'est réveillée, nous sommes retournés à la baraque. Maman était plus calme. Le jardinier avait déjà disparu. Mais, sans la petite contribution de son compagnon, elle était à nouveau en marge de la société.

Par périodes, maman s'est retrouvée enceinte. A chaque fois d'un homme différent. Des hommes que nous n'avions jamais rencontrés. Dont nous ne savions rien et que nous n'avions jamais vus, même de loin. Ce qui fait que nous ne sommes pas tous frères et sœurs, nous sommes tous demi-frères et demi-sœurs.

Avec tout ce qu'elle a vécu, quel problème cette pauvre mère pourrait-elle bien avoir à cause d'une insignifiante mouche ?

Aucun, bien sûr.

Quand on a une mentalité pauvre, tout est différent. Moi, par exemple, je me suis toujours souciée et occupée des autres. C'est pour ça que j'ai quitté la maison très jeune. Je suis allée à l'école tous les jours où j'ai pu. Et quand j'ai entendu parler du cours de couture à la Maison agricole municipale, je n'ai pas hésité une seconde, d'autant plus que c'était gratuit, une super opportunité. J'en ai parlé à ma mère. J'ai essayé de la convaincre que nous devrions le faire ensemble, qu'elle était encore jeune ; même aujourd'hui, que le temps a passé, je continue à penser qu'il est encore temps. Il n'est jamais trop tard pour vouloir aller mieux. Je lui ai parlé et expliqué de différentes manières, pendant des heures, des jours, des semaines, mais elle ne comprenait pas.

En peu de temps, j'ai eu un métier et, parce que je travaillais dur, ils m'ont donné beaucoup de tissus qu'ils m'ont remis chaque mois pendant un an. C'était il y a longtemps. Je ne sais même pas combien de temps s'est écoulé. J'ai commencé à coudre. Je me suis fait des chemisiers vraiment sympas et je me suis mise en valeur. C'est comme ça que je me suis fait de la publicité. Quand j'ai commencé à porter des vêtements décolletés, j'ai eu mes premiers clients. C'est à ce moment-là que j'ai fait un vœu. Marginale, plus jamais.

Pauvre oui. Parce que c'est mille fois mieux. Il en était ainsi et il en sera ainsi tant que je vivrai.

Ensuite, il s'est passé des choses. Beaucoup de choses sont arrivées. Il se passe toujours quelque chose. Le destin m'a conduite à m'installer, à m'établir sur la terre où je me trouve encore aujourd'hui. Avec le temps, les riches m'ont entourée, ils ont commencé à arriver plus tard et, même s'ils me regardent de travers, ils doivent s'en accommoder, comme je dois m'en accommoder.

Même si j'ai du mal à marcher, comme en ce moment. Et ces mouches qui m'embêtent, je ne les vois pas, mais je sens qu'elles me calculent. Je vais les tuer, même si c'est la dernière chose que je fais dans ma vie.

La Vieille Dame Noire avance. C'est une masse énorme. Hésitante. Elle ne sait pas vraiment ce qu'elle cherche. La traque éventuelle d'une mouche la préoccupe énormément.

Mais ce n'est qu'un sentiment qu'elle a du mal à chasser de sa tête. Ses actions deviennent interminables à cause du vertige de retomber dans la marginalité. De toutes façons, si elles existaient vraiment, les mouches seraient un très mauvais signe. D'où la haine intestinale de l'insecte, la peur irrationnelle.

Contre toute attente et plus tôt que prévu, l'affaire de l'assainissement est enfin terminée. Les résultats sont satisfaisants. Ils sont bien meilleurs que ce à quoi on pouvait s'attendre compte tenu des circonstances.

Je vais aller jeter un œil par le trou du store.

Elle se place dans la position idéale, sans se soucier que la lumière provenant du lampadaire la trahit. Elle observe attentivement les mouvements dans la maison voisine.

« La vie doit être quand même être meilleure, quand on est millionnaire », murmura-t-elle.

Les heures de la vieille dame noire s'égrènent presque sans qu'elle s'en aperçoive. Elle tient dans ses mains un petit carnet à spirales dans lequel elle note soigneusement les événements qui se déroulent dans le manoir de l'autre côté de la rue. Elle ne connaît pratiquement aucun des personnages qui entrent ou sortent, mais elle les décrit tout de même très précisément. Avec luxe de détails, comme elle aime à le dire. Elle attribue également un nom à chacun d'entre eux. Elle établit des liens entre eux et émet différentes hypothèses qu'elle amalgame au fil de la nuit, ou plutôt, ce qui reste de la nuit. Elle ne ressent plus le froid. Elle n'a pas mal aux jambes non plus. Elle semble absorbée par la tâche qu'elle accomplit. Sans qu'elle s'en aperçoive, le jour se lève.

Au fur et à mesure qu'elle termine ses cahiers, elle les empile par terre, dans un coin de la maison réservé depuis toujours à cet effet. Elle a des dossiers qui ont plusieurs années. La pile doit faire un mètre de haut et ne cesse de croître. Avec un tout petit peu plus, c'est-à-dire une correction des erreurs orthographiques et syntaxiques, la vieille dame noire serait en mesure d'écrire un grand roman. Il faudrait que quelqu'un lui explique. Elle n'y arriverait pas toute seule. Elle a l'avantage, étant si

méthodique et appliquée, que le projet peut attendre un peu, mais jusqu'à quand ? Les œuvres posthumes n'intéressent que les éditeurs. La chance, si elle a intérêt à se présenter à elle, devrait se hâter un peu, sinon elle arrivera trop tard. Comme c'est presque toujours le cas.

La réalité de Rita est bien différente. Le temps lui semble interminable. Elle essaie de rester forte, mais n'y parvient que de façon très intermittente. Le manque de sommeil la maintient dans un état hypnotique. Son corps complètement engourdi est recroquevillé en position défensive. On voit que le bouche à oreille concernant son arrivée a porté ses fruits. Ils la convoitent. Ils la désirent. L'espoir suscité par cet appel salvateur, provenant de la maison d'Alvarao, lui demandant de prendre un taxi et de revenir au manoir pour continuer à accomplir ses tâches, est désormais bien loin.

Le temps s'est arrêté en elle et pour elle. Elle se sent désormais enfermée dans un tableau, dans une photo, dont elle n'est peut-être jamais sortie, mais dont ses pensées ou ses rêves l'ont momentanément éloignée. Elle perd la sensibilité de son corps. Elle a du mal à déterminer si elle est debout ou couchée, éveillée ou endormie. De temps en temps, un cri la ramène à la réalité, mais ça ne dure qu'un instant. Elle éprouve des sentiments contradictoires, allant de la haine à l'amour en passant par la culpabilité d'avoir été la seule à avoir eu de la chance, mais ça passe vite. Puis elle revient à l'état où elle est présente et pas présente en même temps. C'est

comme si elle n'était ni vivante ni morte. Elle semble plutôt avoir disparu.

Rolo est l'hôte. Le véritable maître de la fête. Et même s'il peut sembler fou et ridicule de voir des gens entrer et sortir de sa maison, il n'y a là rien de fortuit, car peu de temps après l'arrivée de Rita, le propriétaire de la maison a fait connaître la préciosité qu'il avait entre les mains et a commencé un commerce avec sa présence. Les prix sont très variés. Il s'agit de profiter de la situation tant qu'elle dure. Le Rolo sait bien que la chance n'est pas éternelle, rien ne l'est, pas même la mort. En réalité, il en va souvent autrement. Peut-être qu'après une vie de malheurs, on peut avoir un moment de chance et pas grand-chose de plus. Lui, il sait ça, et c'est ce qui lui arrive en ce moment, d'où l'intérêt de le faire durer.

Il y a plusieurs heures, Rita a cessé d'être un butin à saisir par les plus forts du quartier et est devenue une marchandise. Elle l'a remarqué. Elle semble aussi se souvenir, sans pouvoir l'affirmer, qu'au-delà de la lointaine étreinte avec Rolo, personne n'a voulu la sauter. Et c'est comme ça. La vérité, c'est que la plupart des aspirants sont rongés par la drogue. Il est probable que les circuits nerveux à l'intérieur de leur corps ont de nombreuses avaries et que seules les fonctions basiques réagissent afin de les maintenir dans ce type de vie, qu'ils portent comme un karma. Les fonctions du plaisir doivent être hors service depuis longtemps, mais ils ne se résignent pas pour autant. C'est là qu'intervient le

commerce de la visualisation et, dans certains cas, si l'argent est suffisant, il est possible de toucher.

Au bidonville, on raconte que le Rolo a enlevé une fille riche et qu'il attend une rançon pour la ramener. En échange de quoi que ce soit, si c'est de l'argent tant mieux, il vous laissera la regarder et la toucher un peu, mais pas la sauter. Il dit qu'il a des codes. Il veut la rendre en bonne santé. Bien sûr, que lui, il va se la faire plusieurs fois et il veut le faire tant qu'elle est « propre ». Il aime son odeur.

C'est la véritable raison de ces visites incessantes. Ils la regardent comme s'il s'agissait d'un dinosaure nouveau-né. Les paiements sont laissés sur une petite table en osier dans un coin, adossée au mur. Il lui manque un pied et elle risque de s'effondrer sous le poids des bouteilles de bière, certaines à moitié bues, qui s'empilent dessus. De temps en temps, le commerçant regarde ses gains avec un certain respect. Il se sent privilégié. C'est un entrepreneur. Il veut que l'entreprise soit éternelle.

Loin de toutes ces immoralités, Alberti poursuit ses allées et venues. Son regard est fixé sur la rue, mouillée par la rosée d'une pluie fine tombée toute la nuit, presque disparue. Les yeux paralysés semblent devenir aveugles. Ça contrarie la gestion parfaite de la ligne de bus 37. Le chauffeur a envie de rentrer chez lui pour écouter à la radio la retransmission des matchs de la B Nacional²,

² La Primera B Nacional, appelée la B, est le championnat de football de deuxième division argentin.

même si depuis que les voisins ont installé l'air conditionné, il doit supporter des interférences qui lui harcèlent le cerveau, mais de nos jours, qu'est-ce qui ne le fait pas ? En plus, il a terminé ses heures. Il s'est mis en tête de tenir encore un peu avant de terminer sa journée de travail. De temps en temps, il se rappelle que sa femme l'attend à la maison. A ce moment, une nouvelle bouffée d'énergie lui vient et il accélère à fond. Il essaie de se divertir avec ce qu'il voit devant. Il doit rester très concentré sur le véhicule à cause des voitures garées des deux côtés des trottoirs. Si ce sont des pick-ups, c'est pire : il est presque à l'arrêt. Il doit être tellement attentif à la manœuvre qu'il n'a pas le temps de regarder ailleurs. Ce n'est pas l'envie qui lui manque. Il sait que dans la maison d'Alvarao, on peut voir des minettes nues à travers les fenêtres ouvertes et avec seulement un voilage fin. De l'autre côté de la maison, il y a la vieille dame noire qui épie depuis sa propre fenêtre.

-Bande d'enfoirés ! J'ai rien pu voir. J'espère qu'ils vont tous crever ! marmonnait-elle comme si elle chantait.

Le bus conduit par ce bâtard d'Alberti passe. Il ne s'arrêtera que lorsqu'il sera en panne d'essence ou que le mongole aura une crise cardiaque.

Au-delà des fautes d'orthographe, c'est le concept que la vieille dame noire, dans sa facette d'écrivain, donne à l'image du trajet que fait le chauffeur d'autobus en passant sous son nez. Elle achève ainsi la tâche littéraire

de cette nuit déjà transformée en journée. Elle s'apprête à poser le carnet sur la pile lorsque quelque chose la fait revenir en arrière.

Le bruit de freinage qu'elle vient d'entendre est sans équivoque. Avant de se remettre en position d'observation, elle sait déjà ce que ses yeux vont voir. Même s'il n'est pas au volant, celui qui conduit a reçu des instructions précises sur la manière de conduire. En fait, il doit conduire de manière plus violente que son patron. Cela ne fait aucun doute.

Le fils d'Alvarao vient de rentrer au manoir.

Le crissement des pneus et la manœuvre effectuée par le chauffeur, pour garer sa voiture entre deux autres voitures au bord du trottoir, semblent tout droit sortis d'une scène de cinéma.

Chaque fois que je rentre chez moi, la même chose m'arrive. J'ai des papillons dans l'estomac. La sensation est bien marquée, mais ne dure que quelques secondes. Tant qu'elle dure, elle est très intense. Dès que je descends, elle disparaît complètement et je n'y pense généralement plus jusqu'à ce que la situation se répète. Pour que ça se produise, il est inévitable d'avoir été absent du manoir pendant au moins trois jours.

Dès que je pose le pied sur le trottoir, tout le malaise disparaît. Comme d'habitude.

-Occupe-toi de mes affaires, dis-je au chauffeur et je m'approche de la porte d'entrée.

Je ne suis pas surpris de la trouver entrouverte. Il ne fait aucun doute qu'il y a, ou qu'il y avait, une fête. Sans regarder ce qu'il y a à l'intérieur, je tourne la tête vers la rue et prend un selfie. Je le télécharge sur Instagram avec la légende : « De retour sur le champs de mines ». C'est instantané. Il explose et se reproduit sur les réseaux. Je

n'ai pas d'autre choix que de me sentir puissant. Je suis puissant.

Il est plus que probable que plusieurs invités soient dispersés dans les différentes pièces dans un état d'ébriété inquiétant. Ces fêtes se caractérisent par l'excès. J'essaie de passer sans être fouillé, mais c'est difficile. Je suis comme un nouvel élève à l'école.

Ma mère s'approche pour me barrer le passage. Comme tant d'autres fois, je ne remarque pas qu'elle est nue. C'est un autre signe du chaos ambiant auquel je suis quelque peu habitué.

Je continue d'avancer, en essayant de ne pas me faire coincer. Je n'y parviens pas. Je veux éviter de m'arrêter.

J'ai été presque poussé dans un coin.

La fumée qui nous sépare, (nous sommes à une certaine distance), forme un rideau qui m'empêche de la voir clairement. Il doit lui arriver la même chose, car elle m'observe en silence sans dire un mot. Elle me fait signe de rejoindre son groupe de fêtards. Elle me regarde d'une manière étrange. Je dirais même qu'elle ne sait pas qui je suis.

Si pendant un temps, dans cette maison quelques règles de conduite et certains préceptes moraux ont été maintenus, elle semble vouloir mettre fin à tout cela pour le moment.

Elle quitte sa place d'hôtesse et se dirige résolument vers moi. Je lui tourne le dos et me précipite du côté de

l'escalier. Si je parviens à atteindre le premier étage, je serai sauvé. Je la vois arriver en titubant et à toute vitesse. Je devrais partir en courant, mais je ne le fais pas.

C'est une masse compacte d'os et de chair siliconée sculptée qui vient vers moi. D'un seul mouvement, elle ferme complètement la voie de ma fuite. Je la regarde et j'ai du mal à croire qu'à un moment donné de l'histoire, j'étais à l'intérieur de ses entrailles. Je suis encore plus choqué de penser que ma tête de nouveau-né a émergé des profondeurs de cette grotte noire et frisée entre ses jambes qui, à première vue, de par sa forme et sa taille, ressemble plus à un organe destiné à avaler qu'à expulser.

Lorsque nous sommes face à face, nous nous regardons dans les yeux. Je confirme qu'elle ne me reconnaît pas. Moi plus, mais dans un autre sens. Elle ne sait pas qui je suis. À la façon dont elle penche la tête, je crains qu'elle ne soit sur le point de m'embrasser. Je décide que la meilleure chose à faire est de parler.

-Maman -dis-je assez fort pour que ma voix arrive à surpasser les décibels de la musique d'ambiance.

-Pas Maman : Ma-mi-ta, répondit-elle avec difficulté. La voix et les mots pâteux, posant une main sur ma poitrine qu'elle commence à descendre de manière obscène.

Je la laisse faire pour voir jusqu'où elle est capable d'aller. Je n'aurais pas dû.

J'ai du mal à croire qu'elle ne comprenne pas que je suis son fils. Je refuse de croire le contraire. Je dois la pousser avec une certaine force pour me défaire de son

emprise et la faire reculer. Je serre le haut de ses bras pour qu'elle me lâche et j'y parviens.

Elle respire difficilement. Il plisse les yeux. On dirait qu'elle a pris du plaisir à ce petit jeu.

Je commence à monter les escaliers. Lorsque je suis sur la cinquième marche, je l'entends dire.

-Si vous montez à l'étage, n'allez pas dans la chambre de mon fils.

Toutes mes théories se confirment.

-Pendant que j'ai votre attention, j'aimerais vous poser une question sur Rita.

-Qui est Rita ? répondit-elle.

Et ce fut tout.

Je ne comprends pas très bien si c'est moi qui en suis la cause ou si c'est la drogue qui l'a placé dans un tel état d'égarement.

Je me sens contracté lorsque j'entre dans mon refuge en pensant qu'au moins elle se soucie de ma vie privée, ou du moins c'est ce qu'elle veut me faire croire. Car à l'intérieur, le désordre est aussi grand qu'à l'extérieur. Il ne fait aucun doute que plusieurs personnes sont venues dans ma chambre. Surtout sur mon lit. Les draps et le reste sont tachés de différents liquides dont je ne veux pas connaître la provenance. Je vais devoir tout jeter.

Je passe un appel à ma domestique préférée.

Pas de réponse.

Je descends rapidement les escaliers. Je laisse quelques portes claquer derrière moi. Heureusement, il

me reste quelques pilules polonaises, sur une des étagères, que je saisis au passage.

Une et deux. Avalées. Puis, je vais respirer l'air frais du matin. La plupart des habitants du quartier dorment encore.

Pas la vieille dame noire.

Elle est pauvre.

Il n'a rien à faire.

C'est pour ça qu'elle se lève tôt.

Pour voir ce que les autres ont à faire.

Nous.

Les riches.

Je la vois au même endroit où je l'ai laissée avant de partir en voyage pour les plages les plus exclusives du monde. Les choses que j'ai vécues pendant ces trois jours dépassent ce qu'elle et ses deux générations précédentes auraient pu imaginer. On voit bien qu'elle se suffit de rester comme elle est. La moitié du corps au soleil, l'autre moitié à l'ombre. Et ce, pendant quelques minutes. Puis elle se déplace un peu pour s'adapter de telle sorte que la partie qui était auparavant au soleil se retrouve à l'ombre et vice versa.

Je vais résolument à sa rencontre. Je me place à quelques centimètres face à elle. Je fais aller et venir les pilules polonaises dans ma bouche. Je recueille de la salive. Pas mal. Avant de me décider à engager le dialogue, j'aime postillonner pendant que je lui parle, je la regarde de toute ma hauteur. Hauteur acquise grâce à la

bonne nourriture fournie depuis ma petite enfance. Elle attend avec la solennité et l'immobilité des pauvres. Elle me regarde comme si j'étais un dieu païen venu lui donner une onction. Je suis son Dieu.

-Rita n'est pas là, dit-elle sans préambule. Elle lit dans mes pensées.

Je regarde ses yeux noirs, d'outre-tombe. Je crois qu'elle essaie de m'hypnotiser. Pas d'une manière saine. C'est une sorcière malveillante. Je secoue la tête d'un côté à l'autre comme un chien qui essaie de se gratter les oreilles. Je n'arrive pas à faire en sorte qu'elle ne me regarde plus. Je m'étouffe. J'avale le liquide que j'avais préparé dans ma bouche dans un autre but.

-J'ai encore gagné à la loterie.

Je ressens comme un déjà-vu.

-Où est-elle ? -dis-je d'une voix qui n'est pas la mienne. Je n'ai pas d'autre solution que de me prêter à son jeu.

-Si tu veux y aller, je t'y conduis. Elle est au bidonville.

-D'accord, allons-y, ai-je répondu. Confus. Je pense que je ne plus le même. Je me mords la langue avant de terminer ma phrase, mais l'erreur est déjà faite.

-Il faut prendre le bus. C'est toi qui payes les billets, me dit-elle. M'ordonne-t-elle. Pas de doute je ne suis plus le même.

-Pas de problème, -J'ajoutai en essayant de cacher

mon malaise. D'un seul coup, je ne détecte plus les pilules.

Je suis complètement empêtré dans une situation que je ne peux manifestement plus gérer. Que sont-elles devenues ?

-Nous devons attendre un peu. Le bus vient de passer, dit-elle.

Je respire profondément. Je me ressaisis. Je sors mon portable sous son nez. Je la laisse le regarder un instant. Son visage se reflète dans la vitre de l'appareil. Ce petit appareil vaut plus que tous les vêtements qu'elle a sur le dos, plus que tous les vêtements qu'il y a dans la maison et que tous les vêtements qu'elle aura jusqu'à sa mort.

Pour une raison quelconque, les pastilles sont de nouveau sous ma langue.

Je contrôle à nouveau.

-Alberti, où es-tu ? Viens ur-gem-ment au manoir. Je dois aller quelque part.

Je sépare les syllabes volontairement pour donner plus d'autorité à mon message.

Je lui coupe la parole. Je ne le laisse pas dire ou expliquer quoi que ce soit. Qu'il vienne et c'est tout.

Connard.

Je vois que la voisine est surprise et ce n'est pas étonnant. Elle ne sait pas encore que j'ai changé. Après ce qui m'est arrivé pendant le voyage, là-haut sur les hauteurs, j'ai changé.

Et j'ai changé en mieux.

Je me rapproche d'elle, pas trop, juste assez pour prendre un selfie. Le flash l'éblouit. Elle se frotte les yeux. Elle me regarde, déboussolée.

-Qu'est-ce qu'il y a, voisine ?

Je télécharge la photo en ajoutant seulement trois mots : avec des pauvres. Je la poste.

Le résultat est immédiat : je me sens aimé.

-Regardez comme les commentaires se multiplient, lui dis-je, en lui montrant mon portable.

Elle ne s'y intéresse pas.

Je la regarde à nouveau. Les rôles reprennent leur place. Pour l'instant, impossible d'entamer un dialogue sans sentir la puissance des pilules polonaises qui ont fini par se dissoudre. Je fouille mes poches et ne trouve rien. Le temps semble s'arrêter. J'imagine que ce doit être sa vie. Attendre. Attendre. Attendre. Fin.

Soudain, on entend un bruit de freinage brusque. Je sais ce qui est en train de se passer. Je le savais avant même de le voir.

C'est Alberti. Le véhicule qu'Alberti conduit. Rempli à ras bord de pauvres gens qui se plaignent. Ils ont sans doute envie d'être ailleurs.

On peut dire qu'ils sont en d'effondrement.

La vieille dame noire lui fait un salut hitlérien. Très respectueux, le chauffeur se gare à quelques centimètres de l'endroit où nous attendons. Il a répondu à l'appel.

Alberti s'extasie quand il comprend que je monte

les petites marches du bus.

Je monte dans le bus !!!

Comme je ne connais pas très bien le fonctionnement, je lui demande.

-Alberti, à qui dois-je payer, comment fait-on merde !

Il ne répond pas. Il ne peut pas répondre. Tous ses tics nerveux se projettent sur son visage et au reste de son corps.

Je me rends compte que ma présence l'a contrarié.

-Comporte-toi comme une personne normale, si tu le peux, s'il te plaît, l'ai-je réprimandé.

Les autres passagers, sont sur le point d'éclater car ils commencent à s'impatienter. Ils me regardent avec méfiance. J'essaie de passer inaperçu, même si je me rends compte que c'est difficile. Ils me regardent comme si j'allais abattre le chauffeur pour son attitude folle à mon égard. Pour sa violence à me faire payer le prix d'un service qui est le mien. Ça m'appartient. Mais ce détail les pauvres diables qu'ils sont ne le connaissent pas.

Les médias affirment que les chauffeurs de bus sont généralement assassinés de temps à autre.

En définitive, Alberti semble avoir de la chance, j'oserais dire qu'il n'a pas été assassiné depuis un certain temps. En tout cas, pas complètement.

La vieille dame noire, un peu agacée par la situation, glisse sa main entre ses deux seins et en sort quelque chose qui ressemble à une carte de crédit. Semblable dans

sa forme, mais certainement pas dans sa fonction. Elle le passe dans une fente, probablement un lecteur de code-barres. Instantanément, l'appareil crache deux petites cartes. La vieille dame noire m'en tend une, que je prends par politesse.

Je prends la précaution de le prendre par l'extrémité opposée à celle qu'elle a manipulée. Je le maintiens dans cette position pendant un certain temps, sans toucher la partie qu'elle a caressée dans son opération, en attendant que le « noir » s'en aille.

Enfin, nous partons.

Le véhicule se balance brutalement d'un côté à l'autre. Il m'est difficile de maintenir la position verticale sans risquer de tomber. Le mouvement du transport ressemble à celui du métro, bien que dans ce cas le trajet se déroule en surface. Je regarde autour de moi et personne ne semble être dérangé par le cliquetis. J'essaie de m'agripper à tout ce que je peux. Mais je me heurte aux corps qui sont partout. Le pire, c'est quand Alberti freine brusquement.

Je regarde la vieille dame noire. Je la découvre appuyée contre l'un des tuyaux qui vont du sol au plafond, de dos à celui-ci. Elle a le sillon de la raie des fesses calé dessus. Son regard est détendu. Elle a l'air d'être endormie. On pourrait croire qu'elle jouit. Elle appuie ses seins sur la tête d'un petit homme chauve qui lui aussi ferme les yeux de temps en temps et passe une fine langue rouge sur sa lèvre supérieure comme un peetit

serpent dressé.

Je prends une photo, une moitié avec l'homme et l'autre moitié avec la vieille dame noire et en fond une partie des passagers. Je la poste. « En voyage dans la jungle », est mon commentaire.

J'envoie un SMS à mon chauffeur. Je lui raconte la folie que je suis en train de commettre et lui dis de commencer à nous suivre à une certaine distance avec la Mercedes. Je n'ai pas envie de refaire la situation du métro. Je vais éviter de prendre des risques. Mon portable que je tiens alerte le troupeau qui penche la tête pour essayer de le voir. On dirait des singes qui aperçoivent quelqu'un en train d'ouvrir une banane. Ils s'agglutinent. Ils se frôlent. Ils sont de tous âges, de toutes formes et de toutes couleurs. Ils dégagent une odeur forte, sucrée et uniforme, difficile à décrire.

Le trajet se poursuit, mais il y a de nombreux arrêts. À chaque arrêt, les animaux montent et descendent. Ils se reproduisent. Ils sont de plus en plus nombreux. Je suis tenté d'ordonner à Alberti de ne pas s'arrêter jusqu'à ce qu'il me dépose à destination. Ensuite, il pourra faire ce qu'il veut, mais je me rends compte que l'ambiance n'est pas bonne. Ils ont déjà supporté que le bus détourne son trajet pour venir me chercher. Les esprits s'échauffent, comme l'humeur des corps qui peuplent cette atmosphère de transport public. Je les supporte et me délecte de mon observation. Je prends ça comme une visite guidée dans la jungle tropicale, un voyage à des fins anthropologiques. C'est en partie le cas, rassurez-vous.

J'essaie de fermer les yeux comme le fait la vieille dame noire, pour essayer de ressentir ce que ça fait. Dès que je le fais, j'ai des vertiges et des nausées. Je suis dans un état proche du vomissement. Je le réprime, je ne sais pas trop comment. Nous continuons, dirigés vers le « plus jamais ».

Je me demande où en est mon chauffeur. Il devrait être à proximité avec la Mercedes. S'il m'escorte comme je le lui ai demandé. Je regarde vers l'arrière du bus. Impossible de voir quoi que ce soit. Il y a tellement de têtes entre mes yeux et la lucarne arrière. De toutes façons, à cause de la saleté, même si j'étais assis sur le dernier siège, je ne pourrais pas voir ce qui se passe à l'extérieur.

À un moment que je ne peux déterminer, nous avons emprunté un chemin de terre. Très étroit. Tout semble avoir pris une couleur plus sombre. Nous nous agitons comme si nous étions dans un shaker. C'est à ce moment que je commence à m'impatisser, mais vraiment. Je commence à soupçonner une embuscade de la part de ma compagne de voyage, qui a toujours les yeux fermés et le tuyau au milieu de la raie.

Soudain et sans un mot, la vieille femme noire retrouve ses esprits. Elle semble sortir d'un voyage plus profond. Comme si elle se réveillait d'entre les morts.

-Nous descendons ici, dit-elle en filant vers l'avant au lieu de l'arrière, comme tout le monde. Elle profite, sans doute, de ma compagnie. Donnant des coups de coudes à

gauche et à droite, puis complétant le mouvement par un simulacre d'excuse, elle ouvre la voie. Je la suis de près sans broncher. J'aimerais ne pas avoir à la toucher à chaque pas, mais la situation ne le permet pas. La vieille femme noire s'arrête brusquement et je m'écrase contre elle. Elle lâche un gémissement sonore qui, loin d'être un gémissement de douleur, semble être un gémissement de plaisir extrême. Elle en profite pour tourner la tête. Elle me regarde et, à la façon dont elle le fait, j'ai l'impression qu'elle va jouir.

-Freine Alberti, ordonna-t-elle au conducteur.

Alberti était au comble de l'humiliation. Il devait supporter tous les tics en même temps, qui sortaient comme une dernière performance pour nous dire adieu avant que nous descendions.

-Merci, patron.

Ce fut tout ce qu'il trouva à dire.

Bien que mon odorat soit presque inexistant, je ne pouvais m'empêcher de remarquer l'odeur de merde qui m'avait enveloppé, une fois que le nuage de fumée que le bus laissa dans l'air en se remettant en route disparut.

J'observe la vieille femme noire, du coin de l'œil. Elle doit savourer la situation.

Nous nous trouvons sur l'avenue. Comme je m'y attendais, elle me dit qu'il faut traverser la route. Nous nous dirigeons vers l'autre côté du chemin de terre.

Le panorama est effrayant. J'ai l'impression d'être devant un documentaire télé. Je sens que cela me ferait du bien d'échanger quelques mots avec mon guide, mais je ne peux me résoudre à aborder aucune des questions qui me viennent à l'esprit.

Pour faire quelque chose, j'attrape mon portable et je prends une photo. Je la poste sur Instagram. Avant que le téléchargement ne termine, elle s'arrête de marcher.

-Range cette merde, connard ! Tu veux te faire frapper à mort.

Je l'écoute. J'ai honte de moi. Je pense que je commence à avoir un peu peur d'elle.

Je me rappelle que c'est à cause de Rita que je suis dans cette situation et j'essaie de me ressaisir.

Je vois mon chauffeur qui lutte pour ne pas laisser la moitié du véhicule dans les creux. Il a du mal à manœuvrer. Il n'est pas à plus de cinq mètres de nous. La vieille femme noire fait semblant de ne pas le voir, mais elle le voit, ça lui plaît. Elle sait que de l'intérieur des cabanes, ils l'observent. Ils parlent. Ils tirent des conclusions.

Je regarde à nouveau le chauffeur et je crois qu'il transpire abondamment. Derrière la voiture, je vois une rôtisserie de quartier.

-J'imagine qu'il faut être très brave pour manger la nourriture dans cet endroit, dis-je pour dire quelque chose.

-Tu ne crois pas si bien dire... dit la vieille sans

conviction.

-Tu pourrais aimer certaines choses qu'ils vendent ici.

Nous avons continué à marcher. Sous bonne garde. Il me semble que le bidonville s'ouvre à chaque pas que nous faisons. J'ai l'impression d'être Moïse qui traverse les eaux sans se mouiller. Je suis le protagoniste d'un programme de télé-réalité documentaire qui se vendra pour des millions à l'étranger.

Un nain ou quelque chose qui y ressemble beaucoup passe devant nous en courant et se perd à l'intérieur d'une des cabanes. Derrière un rideau. Les portes sont rares dans cette jungle. Je m'aperçois que ça faisait longtemps que je n'avais pas vu de nain. De toute façon, je ne ressens rien pour eux. Ils sont une erreur de la nature et rien de plus. Puis, je me pensai : Il faudrait construire une usine de portes ici.

Au fur et à mesure que nous avançons, les « rues » deviennent de plus en plus étroites, jusqu'à devenir des passages et que la vieille femme noire doive passer devant moi. Nous avançons à la file indienne. De temps en temps, je tourne la tête vers l'arrière. La Mercedes est à l'extérieur des petites rues. Je la vois rétrécir au fur et à mesure et j'ai le sentiment que mon chauffeur ne va sortir sous aucun prétexte.

Je m'apprête à demander à quelle distance se trouve la cabane de Rita. La silhouette d'un homme m'en dissuade. À mesure que nous nous approchons de lui, un sourire se dessine sur ses lèvres. Je constate qu'il lui manque des

dents.

L'homme s'agrandit.

Tout comme son sourire.

La personne qui regarde, adossée à la paroi en bois d'une des cabanes, n'est autre que le Rulo. Il a du mal à croire ce qu'il voit. Il n'arrive pas à déterminer si ce qu'il voit est un rêve, un déjà-vu ou la réalité elle-même. Peut-être s'agit-il simplement d'un souvenir. Quoi qu'il en soit, cela suffit à rendre Rulo heureux. Au fond, tout est très semblable à ce qui s'est passé il y a longtemps, je ne saurais dire quand exactement, lorsqu'un jour, très semblable à celui-ci, le vieil Alvarao est arrivé avec sa voiture dernier modèle, car les rues plus larges, le permettaient. Il avait fait plusieurs fois le tour du pâté de cabanes jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait. À cette époque, le bidonville était différent. Il y avait plus d'espace. Maintenant, tout est très concentré. Le vieil Alvarao est apparu devant lui et lui a demandé le bébé, prénommé Rita. Le Rulo a donné un chiffre et tout le monde était heureux. Même Rita, qui avait enfin réussi à sortir de ce trou infesté de violeurs, de drogués et d'ivrognes. Au fond, même s'il avait longtemps mené la belle vie, Rulo avait toujours l'impression de ne pas avoir assez d'argent. Et sur ce point, il avait raison : le vieux Alvarao était tellement fou de cette gamine qu'il aurait donné tout ce qu'il possédait, et même plus, pour l'avoir pour lui seul. C'est pourquoi, dans ses moments de

lucidité et de désespoir, Rulo suppliait les dieux de lui donner une nouvelle chance. Cent millions, répétait-il comme un mantra tout au long de sa vie.

Cela semblait impossible et indéniable à la fois. Mais l'occasion semblait se présenter à nouveau. Il arrivait, en prenant grand soin de ne pas mettre le pied dans un trou pour ne pas tomber par terre, quelqu'un qui lui redonnait espoir.

-Alvarao, dit-il en murmurant.

Un frisson parcourut son système nerveux. Pendant un instant, son corps a été nettoyé des drogues et de la mauvaise vie, comme s'il avait passé deux ans dans une ferme de réhabilitation.

Il connaissait la vieille femme noire pour l'avoir rencontrée dans le quartier. Il ne se doutait pas qu'elle escorterait Alvarao.

El Rulo ne s'était pas rendu compte qu'il s'agissait du fils d'Alvarao. Pour lui, c'était Alvarao qui arrivait à son encontre. Son camarade de classe d'il y a bien longtemps.

Lorsque la distance entre le propriétaire et les nouveaux arrivants était la bonne, le Rulo cracha ce qu'il mastiquait depuis mille ans.

-Cent millions, répéta-t-il en murmurant à lui-même.

Aucune réponse.

Mais pas besoin.

La vieille femme noire entra dans la cabane. Le fils d'Alvarao la suivit. Lorsqu'il fut à l'intérieur, il porta la main à son visage. Il dut se couvrir le nez et la bouche,

sous peine de vomir immédiatement.

Il balaya rapidement les lieux du regard et vit ce qu'il n'aurait jamais imaginé. Les personnes qui gisaient un peu partout sur le sol ne pouvaient pas être des personnes, ce n'était pas possible. On aurait dit des restes. Quelque chose qui ressemblait beaucoup à des êtres humains. L'odeur qui régnait laissait supposer que tout ce qui se trouvait là était en décomposition. Dans certains coins, on pouvait voir de petits monticules bruns de textures et de consistances différentes.

-Merde, déclara le fils d'Alvarao sans se tromper.

Ce qui ressemblait à des corps humains était nu ou très peu vêtu. Cependant, même en se concentrant sur eux, il était difficile de déterminer s'il s'agissait d'êtres de sexe féminin ou masculin. Quoi qu'il en soit, au milieu de la scène, un spécimen se distinguait par une importante quantité de poils blonds qui le recouvrait presque entièrement. Une oasis au milieu du désert.

- La voilà, ta petite domestique, lui dit la Vieille femme Noire d'un ton triomphant en montrant la masse jaune.

Le fils d'Alvarao se figea, pensant qu'il s'agissait d'un piège. Il imagina que le pire moment de cette ridicule excursion allait enfin arriver.

Devant son impassibilité, la Vieille femme Noire s'avança de quelques pas. Elle donna d'abord quelques coups de pied dans des caisses de vin qui se trouvaient au milieu du chemin.

Il y avait des sacs poubelles partout. Une souris qui

mangeait un petit morceau de fromage eut peur et s'enfuit rapidement.

Dès qu'elle se trouve devant la masse de cheveux, la vieille femme Noire souleva sa chemise.

-Qu'est-ce qui te prend, idiot, tu ne reconnais pas ses seins ?

Elle m'a encore traité d'idiot.

C'est la seule chose que le cerveau du fils d'Alvarao a enregistré pendant cette scène.

-Cent millions, était le gémissement lointain qu'on entendait.

J'ai soulevé Rita du mieux que je pus. Je n'ai pas perdu une seconde à chercher sa culotte. Et encore moins son soutien-gorge. Peut-être n'avait-elle pas de soutien-gorge. Je me suis arrêté une minute pour réfléchir à la raison pour laquelle elle était revenue dans ce quartier de merde. En même temps, je remarquai que la vieille femme noire était au courant de tout. Pas le temps. Je devais laisser les investigations pour une autre fois.

J'écartai quelques cheveux de son visage. Elle entrouvrit les yeux et me remercia du regard. Elle essaya de dire quelque chose qui ne sortit pas. Dans le mouvement qu'elle faisait avec sa bouche, elle laissa échapper un petit rot qui me souffla de son arôme d'alcool éventé et de sexe. Il ne faisait aucun doute qu'elle avait fait toutes les batailles.

La vieille femme noire me regardait faire sans s'impliquer et ça m'énervait profondément. Quand je lui ai crié de m'aider un peu, elle a attrapé son entrejambe et parla d'une hernie ou quelque chose comme ça. J'avais retrouvé mon sang-froid et elle était redevenue elle-même. Après avoir récupéré ce qu'on était venus chercher, son regard était redevenu celui qu'il était avant

le début du voyage.

Le regard d'une femme vieille et pauvre. Elle avait l'air un peu contrariée. Elle regrettait peut-être ce qu'elle avait fait.

Comme par magie, le drap qui servait de porte a été tiré et la tête de mon chauffeur apparut. Son visage exprimait une grande inquiétude. Le relent qui s'échappa de la pièce le frappa au visage comme une gifle et il fit un pas en arrière. J'attrapai Rita sous l'une de ses aisselles et j'ai commencé à la sortir de cet endroit putride. Avant de commencer à marcher, j'ai regardé ses pieds. Elle avait une chaussure à un pied et pas l'autre. Ça m'a paru suffisant.

Mon chauffeur l'attrapa de l'autre côté et nous avons commencé à marcher vers la voiture.

-Cent millions, dit encore la voix avec un dernier fil d'espoir.

-Attends-moi ici, je reviens, dis-je au chauffeur.

Le visage suppliant s'illumina à nouveau et laissa revoir les trous dans la denture. J'ai serré le poing et lui ai mis une droite bien lourde. Il est tombé inconscient. Presque sans bruit. Sans douleur. Il a agi comme doit agir un pauvre qui conserve encore un peu de dignité.

Le chauffeur attendait patiemment, courbé sous le poids de Rita, tout en essayant de garder l'équilibre pour ne pas tomber. Tant bien que mal, nous nous sommes dirigés vers la voiture et l'avons allongée sur la banquette arrière. Quiconque nous aurait observés de loin aurait

certainement penser que nous étions en train de kidnapper une fille après l'avoir violée jusqu'à l'épuisement.

Le retour au manoir en voiture fut beaucoup plus rapide qu'en bus. Lorsque nous sommes arrivés, j'ai instinctivement regardé du côté de la maison de la vieille femme noire et je me suis dit qu'elle avait eu de la chance. Une fois de plus, l'idée m'est venue à l'esprit que le problème de la pauvreté réside en réalité dans l'existence des transports collectifs. La vie s'écoule à l'intérieur de ces véhicules. C'est pourquoi les gens n'ont pas le temps de travailler et deviennent pauvres. Il faut arrêter de se faire avoir par les transports collectifs et mettre en place des hélicoptères. Ainsi, personne ne perdrait de temps et tout le monde pourrait travailler, gagner de l'argent et devenir millionnaire comme moi. Bon, peut-être qu'ils ne deviendraient pas millionnaires, mais au moins ils seraient plus ou moins riches. Un jour, j'écirai un essai à ce sujet et je l'apporterai aux autorités pour qu'elles prennent enfin des mesures.

En entrant dans le manoir, je me rends compte que la magie existe toujours. Tout brille de mille feux. Personne ne se douterait qu'il n'y a pas si longtemps, cet endroit était le théâtre d'une fête effrayante. Certains d'entre nous avons de la chance. Et nous le méritons.

Je donne l'ordre de laver Rita et améliorer un peu son état. Mes ordres sont immédiatement exécutés par deux des femmes de chambre du personnel domestique

permanent dont nous disposons.

-Quand elle sera remise en forme, amenez-la-moi. Si elle n'est pas tout à fait bien, laissez-la dormir jusqu'à demain et c'est tout.

En disant ça, je me rappelle que demain, c'est mon anniversaire. Je décide de prendre un bain de sel et d'éponge avec la servante la plus jeune. Je l'en informe. Elle se précipite. C'est un honneur pour elle de me baigner pour la première. Je me détends. Je laisse couler. Je me déshabille en montant les escaliers.

-Jetez tout à la poubelle. Je ne supporte plus l'odeur de bidonville sur mes vêtements.

Je me détends dans l'eau tiède. Je me laisse masser. Je vois que la femme de chambre ne connaît pas bien le rituel que je me fais faire en ces occasions. Je lui explique. Elle apprend vite. Quand elle a fini de me sécher, je la renvoie en bas.

Je lui donne des ordres et elle obéit. Elle aime ça.

Je vais dans ma chambre et je me rends compte que j'adore être millionnaire. Cette vérité est tellement meilleure que d'être pauvre et noir. Comme il est confortable ce lit. Penser que demain, quand il sera midi, j'aurai 20 ans. Le temps des pantalons longs commence, dirait mon vieux. Un grand homme, un Dieu, mon Dieu. Je sais qu'il a acheté une Audi neuve pour me l'offrir. Qu'elle bonne idée. La voiture avec laquelle je me déplace, c'est une épave, un vieux modèle, une horreur. J'espère que mon Dieu m'apportera aussi les deux bimbos que j'ai repérées sur Internet, deux mannequins. Au pire, je me contenterai d'une seule pendant la fête. Il est plus qu'évident qu'il ne va pas me laisser seul pour mon anniversaire. Il y aura beaucoup de gens comme moi, à ce festin, alors il faudra que je conserve mes bonnes manières. Il faudra aussi que j'essaie d'éviter les substances que mes amis vont m'offrir par kilos, j'ai entendu de très bonne source qu'ils sont déjà allés voir le Péruvien.

Heureusement que j'ai pris cette petite pilule, sinon, au lieu de parler à mon cerveau, je serais en train de marcher le long ses murs. C'est une bonne chose, car mes yeux se ferment déjà et je ne pense pas pouvoir rester éveillé ne

serait-ce que cinq minutes de plus. Je respire. Je me laisse aspirer par le lit. Je me repose.

-C'est quoi ce bruit ?

Rita entre.

-Comme la nuit est vite passée ! Je vais m'allonger. J'aime faire semblant de dormir et la laisser jouer un peu avec mon paquet pendant qu'elle croit que je me réveille lentement. Comme elle doit avoir envie de baiser à nouveau.

Par la fente des paupières mi-closes, je vois qu'elle n'est pas seule. La conne est venue avec d'autres. Il y a sûrement eu une fête. Ces filles ont dû organiser quelque chose. C'est tellement beau de fêter son anniversaire. Je vais mettre le paquet.

C'est bizarre qu'elles ne soient pas assises sur le lit. C'est peut-être parce que les domestiques me respectent davantage à cause de mon âge, ah ah. J'ai quand même l'impression qu'elles ont l'air différentes.

-Monsieur, monsieur, réveillez-vous, c'est Rita qui parle.

-Tant que tu ne me touches pas un peu, je ne te prête aucune attention. Tu le sais bien. Touche ma bite. Petite salope. Ma bite, salope. Ma bite.

-Monsieur. Monsieur, dit-elle à nouveau, S'il vous plaît, insista-t-elle.

J'ouvre un œil juste pour jouer le jeu.

-Monsieur, dépêchez-vous, aujourd'hui, vous devez devenir grand. Vos parents ont eu un accident.